

LIVRE III

L'ÉGLISE DU CHRIST

PRELIMINAIRES

I. — Etat de la question.

Il est bon, au début de cette troisième partie, de « *faire le point* » pour voir le chemin parcouru jusqu'ici et la direction à prendre désormais.

I. La question.

Nous savons jusqu'ici que la religion fondée par JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, est *divine*,

— et donc, *seule*, révélation divine.

Mais, *plusieurs groupements* se disent chacun être la *véritable religion de Jésus-Christ* : Eglise catholique; églises protestantes et orientales.

Il n'y en a pourtant qu'une seule qui soit vraie. En effet, elles diffèrent toutes sur des points essentiels; or il n'y a qu'une vérité sur chaque point et NOTRE-SEIGNEUR n'a fondé qu'une seule religion.

Une question se pose dès lors, *pour nous, hommes du XX^e siècle* :

Où est donc la véritable religion de Jésus-Christ ? Où trouverons-nous la révélation divine qu'il a apportée au monde, il y a dix-neuf siècles ?

C'est ce qui nous reste à *découvrir*; et, quand nous aurons trouvé cette religion actuelle, nous en étudierons sommairement la *constitution*.

II. La méthode.

Pour arriver à ce but, deux méthodes surtout sont possibles, en vue de reconnaître cette société.

A. Ou bien prendre le fait actuel des églises, et voir s'il y en a une qui présente des signes, des *marques miraculeuses* de sa divinité. C'est la méthode dite *régressive* ou *ascendante*, dont nous avons parlé au début de cet ouvrage.

B. Ou bien examiner :

a) quelles *marques* ou *notes distinctives* et exclusives Jésus a données à son Eglise en l'instituant;

b) quelle société les réalise seule actuellement.

C'est cette seconde méthode, dite *progressive* ou *descendante*, que nous avons utilisée jusque-là et que nous prendrons encore, parce que *plus conforme à l'ordre logique et chronologique* des événements.

Nous commencerons, bien entendu, notre examen par l'Eglise Catholique, à laquelle nous appartenons.

II. — Origine et sens du terme « Eglise ».

La religion laissée par le Christ est désignée dans l'Evangile sous les noms de « *royaume de Dieu* », « *royaume des cieux* », ou encore : « *Eglise* » (Saint MATTHIEU, chap. XVI et XVIII). C'est ce dernier terme qui a prévalu.

Etudions-en l'origine et les divers sens.

A. Sens étymologique en grec : « *assemblée par convocation*. »

B. Sens biblique : « *assemblée des fidèles*; ensemble des fidèles d'une localité; société universelle des fidèles. »

— et, par extension, le *lieu* de leurs réunions.

C. Sens usuel et selon lequel nous l'entendons ici : « *Société des fidèles qui croient en Jésus-Christ*. »

Mais on peut encore envisager cette société d'une façon plus ou moins étendue :

a) Au sens large, elle comprend *tous les croyants* :

— de l'Ancien et du Nouveau Testament;

— *vivants* (Eglise militante) ou *disparus* (Eglise souffrante, Eglise triomphante).

b) Au sens précis, on entend par là :

1° la *société*, c'est-à-dire l'*union des volontés* humaines, pour un même but,

2° des *vivants*, réunis par la profession d'une même foi en JÉSUS-CHRIST, et la participation aux mêmes biens spirituels.

3° sous l'*autorité* des chefs représentant le divin Fondateur.

III. — Les divers groupements chrétiens.

Il est nécessaire de les caractériser brièvement avant d'entreprendre l'étude qui nous reste à faire.

Trois confessions principales se présentent à nous avec des caractères historiques et intrinsèques assez nets pour que nous puissions les distinguer.

A. L'Eglise Romaine, ou *Catholique*, s'offre à nos regards comme une société solidement organisée dont l'*unité* dogmatique, morale et cultuelle est assurée par une *autorité enseignante* s'affirmant infaillible, exerçant dans le domaine disciplinaire une juridiction suprême. Ce Chef est l'évêque de Rome, qui, par ses 260 prédécesseurs, se rattache au Chef des Apôtres, Saint PIERRE, et par lui au Christ.

— La *doctrine* de Jésus, conservée et enseignée par l'Eglise Romaine, a été exposée plus haut (liv. I, chap. V; liv. II, sect. II, chap. v).

— Depuis vingt siècles, cette société vivace et active a produit et produit sans cesse des fruits de *Sainteté* dans les diverses nations du monde connu à chaque époque; d'où son nom de *Catholique*.

B. Les églises protestantes, ou *Réformées*, affirment aussi remonter au Christ, mais en se dissociant au xvi^e siècle de la société romaine sous l'influence de *réformateurs*.

a) Ces prétendus *rénovateurs* furent :

— en Allemagne, *Luther* (1483-1546), moine apostat, orgueilleux, débauché et cruel, qui prêcha une doctrine nouvelle et entraîna dans sa révolte une partie de l'Allemagne, grâce à l'appui des princes, spoliateurs de l'Eglise;

— en Suisse et en France, *Zwingli* et *Calvin* (1509-1564), le premier curé dans le canton de Glaris, le second étudiant en droit, puis professeur de théologie à Genève, où il exerça la plus sanglante intransigeance en faisant condamner au feu ses contradicteurs, entre autres Michel SERVET;

— en Angleterre, enfin, *Henri VIII*, qui, n'ayant pu faire annuler son mariage par le Pape, sépara son royaume de l'unité romaine, en attendant que ses successeurs introduisent la doctrine protestante.

b) La *doctrine* fondamentale de l'Eglise Réformée consiste principalement en deux points :

— L'homme (qui d'ailleurs n'est pas libre) est justifié par la seule foi sans les œuvres; qui sont inefficaces aussi bien que le culte, les Sacraments et les indulgences.

— La seule règle de foi est l'Ecriture Sainte interprétée par la raison individuelle, soit seule, soit inspirée par l'Esprit-Saint (théorie du *libre examen*). D'où il suit que l'Eglise du Christ est une Eglise invisible, formée des seuls justes, et sans hiérarchie.

Ces deux dogmes étaient des dissolvants parfaits : on le vit bien vite par la floraison d'une multitude de doctrines se prétendant toutes inspirées, et d'une poussière de sectes opposées qui, pour subsister, devaient, sans craindre l'illogisme, se donner une organisation extérieure (pasteurs et parfois évêques).

c) L'état actuel du Protestantisme laisse deviner trois grands tronçons : — le luthéranisme, répandu surtout en Allemagne, dans les Pays scandinaves, en Hollande et un peu en Angleterre et en Amérique; — le Calvinisme (Suisse, Allemagne, quelques régions de la France; Pays-Bas; Ecosse), — et l'Anglicanisme, présentant d'ailleurs une physionomie toute particulière, ce qui le fait parfois classer à part.

Chacun est divisé en une foule de factions dissidentes et rivales s'opposant par le dogme, la morale et l'organisation : les uns niant certains Sacrements ou même tous; d'autres les acceptant comme purs symboles, d'autres enfin comme canaux de la grâce : puritains, anabaptistes, sociniens, méthodistes, mormons, unitaires, armée du salut, protestants conservateurs, protestants libéraux (ces derniers allant parfois jusqu'à rejeter même l'Evangile et la Divinité de Jésus-Christ [1] et ne différant guère des rationalistes).

L'Anglicanisme en particulier, dont la doctrine est contenue dans les 39 articles de la confession de foi et le Livre de la prière publique (common Prayer-book) est divisé en trois groupes principaux : — la Haute-Eglise, la plus proche du Catholicisme, dont la fraction la plus élevée (ritualisme ou puseyisme), issue du mouvement d'Oxford (1833-1850), ne diffère de l'Eglise romaine, en ce qui concerne le dogme, que sur l'infailibilité pontificale et l'Immaculée-Conception; — la Basse-Eglise (ou évangélique), à tendances calvinistes, — et l'Eglise Large, aux dogmes rares et à la moralité relâchée.

On conçoit que ces variations continuelles et cet émiettement à l'extrême sont l'aboutissement logique du principe posé.

C. Les églises grecques et orientales, dites *orthodoxes*, constituent un autre groupe de rameaux chrétiens qui ont voulu vivre d'une vie autonome, en dehors de la communauté religieuse avec l'évêque de Rome.

a) La plupart de ces églises devinrent indépendantes par l'intermédiaire des patriarches de Constantinople, auxquels elles étaient soumises.

Or, ces patriarches, sous l'influence de l'antipathie entre Orientaux et Occidentaux et avec la faveur du pouvoir impérial qui désirait exercer plus d'emprise sur les choses religieuses, grâce enfin à l'ambition personnelle de quelques-uns d'entre eux, provoquèrent la consti-

tution en église autocéphale de toute la chrétienté d'Orient dépendant de leur patriarcat.

Les deux principaux auteurs de cette manœuvre furent : au ix^e siècle, *Photius*, patriarche usurpateur nommé par le régent Bardas et qui provoqua une séparation momentanée avec Rome; au xi^e siècle, *Michel Cérulaire*, intrigant et ambitieux, qui, en 1054, sous des prétextes divers, consomma la scission. Les invasions turques et la chute de l'Empire d'Orient, desserrant les liens avec Constantinople, amenèrent la constitution de nombreuses églises nationales. Celle de Russie domina longtemps moralement. Plusieurs essais de réunion, soit avec l'Eglise Romaine (plus de 20 en quatre siècles), soit avec le protestantisme, furent vainement tentés.

b) La doctrine enseignée dans les églises dites orthodoxes s'éloigne sur un assez grand nombre de points de celle de l'Eglise Romaine.

Au point de vue dogmatique, seuls les sept premiers Conciles œcuméniques sont acceptés; la doctrine des Sacrements : Baptême, Pénitence, Extrême-Onction, Ordre, Mariage, est différente sur plusieurs points; — on n'admet ni le Purgatoire, ni l'Immaculée-Conception; — l'Eglise du Christ serait formée d'églises nationales autonomes; pas de primauté ni d'infailibilité pontificale, car tous les Apôtres ou évêques sont égaux; Saint Pierre n'aurait reçu qu'une préséance d'honneur passée d'abord à l'évêque de Rome, puis à celui de Constantinople. L'infailibilité appartient au corps épiscopal dans son ensemble. Enfin, le Saint-Esprit ne procéderait que du Père; d'où les difficultés touchant l'insertion du mot *Filioque* dans le Symbole de Nicée, qu'on prétextait dès le début.

Les divergences sont plus nombreuses encore touchant la discipline et la liturgie (mariage des simples prêtres, baptême par immersion, etc.).

c) Actuellement, les églises orthodoxes sont réparties en églises nationales formant quatre groupes : — grec (Constantinople, Grèce, Chypre); — gréco-arabe (Palestine, Syrie, Egypte); — slave (Russie, Bulgarie, Yougo-Slavie); — roumain (Roumanie et Transylvanie, et une partie de la Pologne et de la Hongrie).

On peut y rattacher aussi un certain nombre d'églises séparées orientales provenant des hérésies anciennes sur la nature du Christ (nestorianisme et eutychnisme) : Eglises copte (en Egypte et Abyssinie); — arménienne; — chaldéenne, — et jacobite (Syrie et Mésopotamie).

L'ensemble forme donc, on le voit, un groupe assez peu homogène, dont les éléments sont tous plus ou moins influencés par le pouvoir national et civil en chaque nation.

IV. — Plan et division.

Les questions à résoudre dans cette dernière partie peuvent donc se ramener aux deux suivantes :

A. Quelle est, parmi les sociétés existant actuellement et se donnant comme chrétiennes, celle que Jésus-Christ a fondée, et à quoi peut-on la reconnaître ?

La réponse à cette question constituera la première section :

Recherche de la véritable Eglise de Jésus-Christ; on y étudiera successivement :

- son Institution,
 - ses marques distinctives
 - ses propriétés essentielles
- } assignées par le Fondateur.

B. Comment est organisée cette véritable Eglise ?

Cette étude constituera la deuxième section, qui aura pour titre :

Constitution de la véritable Eglise du Christ, où l'on étudiera :

- le but de l'Eglise et ses pouvoirs pour atteindre ce but,
- les chefs de l'Eglise : Eglise enseignante, ou élément constitutif de la société,
- les fidèles, ou membres de l'Eglise, et leurs principaux devoirs,
- les rapports de l'Eglise avec la société civile et l'influence qu'elle y exerce et y a exercée dans le cours de son histoire.

CITATIONS

Le sens du mot « Eglise » et son origine.

Le mot d'Eglise, dans son origine, signifie assemblée, et s'attribuait principalement aux assemblées que tenaient autrefois les peuples pour entendre parler des affaires publiques. Et ce mot est employé en ce sens aux Actes (chap. XIX), lorsque le peuple d'Ephèse s'assemble, en fureur contre Saint Paul : « l'assemblée et l'Eglise étaient confuses. » Et encore : « Si vous demandez quelque chose, cela se pourra conclure dans une assemblée où l'Eglise dûment convoquée. » Et enfin : « Quand il eut dit ces choses, il renvoya l'Eglise ou l'Assemblée. » (Actes, XIX, 32, 39, 40.)

Voilà l'usage du mot d'Eglise parmi les Grecs et dans la gentilité. Les Juifs et les chrétiens se sont depuis servis de ce mot pour signifier l'assemblée, la société, la communauté du peuple de Dieu, qui fait profession de le servir. Il n'y a personne qui ne connaisse cette fameuse version des Septante, qui ont traduit en grec l'Ancien Testament quelques siècles avant Jésus-Christ : de plus de cinquante passages où ce terme se trouve employé dans leur version, il n'y en a pas un seul où il ne se prenne pour quelque assemblée

visible; et il n'y en eut que très peu où il ne se prenne pour la société extérieure du peuple de Dieu. C'est aussi le sens où l'emploie Saint Etienne, lorsqu'il dit « que Moïse fut en l'Eglise ou dans l'assemblée au désert avec l'ange qui parlait à lui » (Actes, VII, 38), appelant du mot d'Eglise, selon l'usage reçu par les Juifs, la société visible du peuple de Dieu.

Les chrétiens ont pris ce mot des Juifs, et ils lui ont conservé la même signification, l'employant à signifier l'assemblée de ceux qui confessaient Jésus-Christ et faisaient profession de sa doctrine.

Voilà ce qui s'appelle simplement Eglise, ou l'Eglise de Dieu et de Jésus-Christ... C'est Jésus-Christ lui-même qui nous a appris à croire à l'Eglise dans ce sens; car Il a assemblé autour de Lui une société d'hommes qui le reconnaissaient pour maître : voilà ce qu'Il a appelé son Eglise..., lorsqu'Il a dit lui-même qu'il fallait écouter l'Eglise : « Dites-le à l'Eglise. » (MATTHIEU, XVII, 17), et encore lorsqu'Il dit : « Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer n'auront point de force contre elle. » (Ibid., XVI, 18.)

(BOSSUET, Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise.)

Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est l'Assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

(BOSSUET, Notes sur l'Eglise, Allocution aux nouvelles catholiques; cité par le P. CLÉRISSAC, Mystère de l'Eglise.)

RÉFLEXIONS MORALES.

Je prierai plus souvent pour que « toutes les âmes des infidèles viennent à la vraie lumière de l'Evangile et que tous nos frères séparés soient rappelés à l'unité de la véritable Eglise » (Litanie des Saints). Je demanderai pour moi-même d'avoir toujours une grande sincérité d'esprit et une docilité de cœur envers la grâce et la vérité.

SECTION PREMIÈRE

RECHERCHE DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

INSTITUTION DE L'ÉGLISE

Pour suivre la méthode que nous avons choisie, nous nous demandons d'abord ce qu'a fait le Christ, pour mettre sa révélation à notre portée, à la portée de tous les hommes.

Si sa sagesse divine Lui conseillait un moyen comme souverainement efficace, Il a dû évidemment le prendre; on peut constater ensuite s'Il l'a pris.

C'est ce que nous allons voir en nous posant successivement ces deux questions :

— Jésus devait-Il fonder dans ce but une société visible et enseignante ?

— En fait, l'a-t-Il fondée ?

ARTICLE PREMIER.

Jésus-Christ devait fonder une Eglise.

Nécessité de cette institution.

Sur ce terrain, une marche progressive s'impose. Deux affirmations sont à distinguer :

§ 1. — Nécessité d'un secours quelconque pour conserver la révélation chrétienne.

Un secours quelconque est nécessaire au genre humain, qui permette de conserver, de propager, d'expliquer, la doctrine révélée du Christ, de façon certaine, sans mélange d'erreurs, et pour tous.

A. Cette nécessité se prouve aisément par l'expérience : ceux qui ont voulu se livrer à leurs propres forces n'ont fait que se disperser en de multiples directions, et ont commis des erreurs nombreuses.

B. Elle trouve, d'ailleurs, son explication :

a) dans la *nature des vérités révélées*, qui sont d'ordre *suprasensible*, et parfois *mystérieuses*, donc plus difficiles à retenir et à interpréter;

b) dans la *faiblesse des facultés humaines* en face de vérités de ce genre;

c) dans les *occupations et soucis matériels*, qui absorbent un grand nombre d'hommes et les empêchent de se livrer à de longues études personnelles sur ces sujets religieux.

Un secours quelconque est donc nécessaire. Reste à déterminer quel genre est désirable.

§ 2. — Nécessité morale d'un organisme social et d'une autorité visible.

Il convient hautement à la sagesse divine que ce moyen soit une société visible et enseignante; et cette convenance est telle qu'elle équivaut en pratique à une *nécessité morale*.

En face de cette assertion, se dressent les prétentions de l'*individualisme* moderne, d'origine protestante, et dont J.-J. ROUSSEAU a été l'un des principaux doctrinaires. D'après cette théorie, l'individu, qui a en lui-même sa fin, se suffirait en tout, sans aucun secours social.

Il est, au contraire, éminemment désirable et comme *moralement nécessaire* que le secours accordé aux hommes pour conserver la révélation, c'est-à-dire la règle prochaine de nos croyances, soit une *société à magistère infaillible*, une *autorité doctrinale, vivante et ferme*, chargée de conserver la vérité révélée, de la transmettre, et de l'expliquer.

PREUVES

L'institution de ce magistère social était ainsi nécessaire :

I. Pour conserver et propager le christianisme.

A. Par rapport à Jésus-Christ. — Le Divin Maître devait, pour conserver les vérités de la révélation et les mettre à la portée de tous, prendre le meilleur moyen, le plus *simple* et le plus *efficace* : Il ne pouvait s'en désintéresser.

Or, nul moyen, on va le voir, n'est à la fois aussi *simple* et aussi *puissant* sur la nature humaine qu'une autorité enseignante sociale.

B. Par rapport à l'homme. — La réunion en société constitue pour l'être humain :

a) Un *besoin* : L'homme est naturellement sociable; en vertu de sa nature sensible et intellectuelle, des moyens de communication avec ses semblables (parole, sympathie, imitation, etc.) lui ont été donnés en ce but : faciliter les échanges de pensée, les associations d'intérêts, d'aspirations, d'idéal.

C'est pourquoi *une forme sociale de religion est nécessaire à l'homme*, et il convenait hautement que le moyen choisi par Jésus pour nous transmettre sa révélation fût une société.

b) Une *condition de progrès et de stabilité* dans tous les domaines (matériel, intellectuel et moral) : Sans société, l'individu laissé à ses seules forces devrait recommencer sans cesse les efforts opérés par ses prédécesseurs, et l'humanité piétinerait sur place; en société, au contraire, on s'aide, on se transmet les résultats; d'autres poursuivent plus loin les recherches et font de nouvelles découvertes, avançant ainsi dans le sentier tracé.

Or, pour le genre d'activité, qui est le *but principal de son existence* (connaître et servir Dieu selon la révélation divine), l'homme ne saurait être privé d'un tel secours. Puisqu'il a besoin d'un secours, il est *normal* et *sage* qu'il jouisse sur ce terrain du *moyen naturel et puissant* de perfectionnement intellectuel et moral qu'est la *société religieuse*.

II. Spécialement pour expliquer et interpréter les vérités révélées.

Pour *expliquer* et *interpréter* les vérités révélées dans leur véritable sens, une autorité sociale et doctrinale est nécessaire.

Le moyen que devait employer Jésus-Christ pour mettre en contact tous les hommes de tous les siècles avec les vérités révélées doit être une *règle de foi* :

- *sûre et complète*, pour donner la sécurité nécessaire en matière de salut;
- *universelle et accessible à tous les temps* et à tous les hommes, car c'est à tous que s'adresse la révélation chrétienne;
- *apte à clore et à juger* les incertitudes et les controverses qui pourraient s'élever sur le sens de la révélation.

Or, deux moyens pouvaient être employés par Jésus pour nous faire parvenir sa révélation : des documents *écrits*, laissés à l'interprétation de chacun (car tout texte, l'expérience le prouve, a besoin

d'être interprété); ou bien un enseignement authentique et *vivant* se perpétuant de siècle en siècle.

Pouvait-il choisir l'un ou l'autre indifféremment ?

a) Les églises *protestantes* prétendent que le premier moyen était suffisant et plus normal : la règle de foi serait l'*Écriture sainte seule*, interprétée :

- par le *libre examen* de chaque fidèle, disent les uns;
- avec l'*inspiration du Saint-Esprit* à chaque individu, disent les autres.

b) Les *catholiques* regardent ce moyen comme insuffisant, et pensent qu'il fallait une *autorité vivante et authentique* : la tradition, chargée de nous transmettre de façon officielle la pensée et l'enseignement du Christ sur chaque point.

Examinons successivement les deux hypothèses :

A. Remarquons que le *système protestant* ne présente nullement les garanties suffisantes et les qualités ci-dessus requises.

En effet, de soi, l'*Écriture* est *morte* et demande, en bien des passages, à être *interprétée* pour retrouver la vraie pensée de l'auteur. Or, les moyens d'interprétation proposés sont *illusoire*s et même *dangereux*.

a) *Théoriquement* :

1° Le *libre examen* détruit la *certitude* et l'*unité* de la doctrine. Les intelligences étant bornées et souvent dominées par les passions, chacun verra dans les textes difficiles, ou même dans les passages les plus clairs, des sens multiples et contradictoires : l'expérience est là pour le prouver. Or, il n'y a pourtant qu'une même vérité sur un même point.

2° L'*inspiration individuelle* ne paraît pas convenir à la *sagesse divine* : Dieu n'a pas coutume, en effet, de multiplier les miracles quand un moyen plus simple (ici, une autorité sociale infaillible) est possible et aussi opérant. De plus, cette inspiration est condamnée par les *faits*, car le Saint-Esprit, s'il agissait ainsi, inspirerait évidemment la même chose à tous : or, nous savons qu'il y a autant d'interprétations protestantes que d'individus.

3° Même les *deux moyens réunis* (libre examen aidé par l'inspiration) ne sont :

- *ni à la portée de tous* : il faudrait savoir lire, avoir le temps d'étudier en détail, de commenter;
- *ni une règle sûre et complète*; les protestants eux-mêmes admettent des vérités non contenues dans l'*Écriture*;
- *ni apte à clore les controverses* : où serait l'autorité capable d'imposer une solution au libre examen ou à l'inspiration d'autres individus égaux, s'il y avait entre eux divergence ou même contradiction ?

b) *Pratiquement* :

De tels moyens d'interprétation engendrent :

1° Le *fanatisme* : on s'attache à son sens ou à celui qu'on se croit inspiré.

2° La *corruption des mœurs* : on cherche des sens qui légitiment les passions.

3° La *libre pensée* et l'indifférence en matière de religion : si plusieurs affirmations contradictoires peuvent être acceptées, cela met en défiance contre la vérité de toutes.

B. Examinons, au contraire, la règle de foi catholique, c'est-à-dire la Tradition.

Ici, il faut entendre par ce terme l'organe de *transmission* et de *tradition* qui nous livre (*tradere* = livrer) les vérités révélées par Jésus; l'exercice d'une *autorité sociale de magistère infaillible et vivant*, qui se présente à nous, *au siècle où nous sommes*, comme le *représentant du Christ* et l'*interprète authentique de sa révélation*.

Or, ce moyen possède avec évidence les trois qualités énoncées ci-dessus :

Parce que infaillible et indéfectible, cette autorité sociale est :

a) *sûre et complète*, quant aux vérités; et elle donne ainsi toute sécurité;

b) *universelle*, quant aux sujets à qui elle s'adresse;

c) *apte à clore efficacement* et avec autorité toutes les difficultés d'interprétation qui peuvent s'élever, car cet organe, toujours vivant, présente de façon authentique la pensée même du Christ.

C'est donc un tel moyen que sa sagesse commandait au Christ de choisir.

ARTICLE 2.

Jésus-Christ a fondé une Eglise.

Le fait de l'institution.

Les deux conceptions sur la règle de la foi se retrouvent ici. Quel est le *moyen de conserver, propager, expliquer*, la doctrine instituée de fait par JÉSUS-CHRIST ?

a) Les *uns* (protestants, ou héritiers de l'individualisme moderne) disent : un moyen purement intérieur, individuel;

b) Les *autres* (catholiques), conformément aux documents historiques de l'Evangile et à la tradition, disent : une *autorité visible et sociale*.

§ 1. — *Jésus a institué lui-même, réellement, une Eglise, société hiérarchique visible.*

I. La raison nous le montre.

Ce que Jésus devait faire, Il l'a fait certainement.

L'institution d'une société religieuse était *moralement nécessaire*, nous l'avons vu, au bon succès définitif de la mission de Jésus.

Or, NOTRE-SEIGNEUR est Dieu, et possède toute lumière sur ce qui est utile ou nécessaire à l'avenir de son œuvre.

Donc, Il a institué une société religieuse visible.

II. Le texte évangélique le prouve.

Cet argument, basé sur les textes de l'Evangile (spécialement Saint MATTHIEU, XVI, 17, 20; XVIII, 18; XXVIII, 18, 20; Saint LUC, XXII, 32; Saint JEAN, XXI, 15), est tiré des paroles de Jésus :

— à Saint Pierre :

« Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel. Tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. » « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et toi, t'étant repenti, un jour, affermis tes frères. »

— « Pais, mes agneaux, pais mes brebis. »

— aux apôtres unis à Saint Pierre :

« Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. »

Ce que prouvent ces textes.

Selon tous ces textes concordants, Jésus promet d'abord (ce qui nous donne déjà une certitude absolue, puisque Jésus, Dieu, est sincère et puissant), puis Il réalise l'institution d'une société religieuse extérieure, visible, avec tous ses éléments énoncés.

A. Il en est le fondateur : « Je bâtirai mon Eglise. » — « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » — « Pais, mes agneaux, pais mes brebis. »

Il en reste le chef invisible et indéfectible. « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

B. Ce qu'Il fonde, c'est une Eglise; une collectivité visible d'êtres corporels, unis par les liens extérieurs. On en trouve la preuve :

a) Dans les termes et comparaisons employés : royaume, famille, cité, filet plein de poissons; bercail, troupeau, maison; Eglise, c'est-à-dire société, réunion visible.

b) Par les liens qui unissent les membres de la société :

1° pour y entrer : rite visible du baptême, précédé d'une profession extérieure de foi (« celui qui croira, et sera baptisé »);

2° dans la suite : participation aux mêmes biens (sacrements), et obéissance aux mêmes chefs visibles (« s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen et un publicain »).

C. A cette société, Il donne une autorité constitutive, des chefs, avec un rôle visible (pêcheurs d'hommes).

Ce sont les apôtres et leurs successeurs.

Il choisit un chef suprême, qui paît les brebis (pasteurs secondaires) comme les agneaux (fidèles). Paître = gouverner, donner au troupeau avec l'autorité du pasteur, tout ce qui lui est nécessaire :

« Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise », c'est-à-dire : tu es le principe de la solidité de ma société. Or, dans une société, le principe de solidité est l'autorité, qui unit et dirige les volontés, vers le même but, par les moyens.

« Je te donnerai les clés », c'est-à-dire : la puissance souveraine sur le royaume des cieux. Or, ce royaume des cieux, c'est l'Eglise de la terre, qui mène aux cieux, car, au ciel, il n'est pas besoin d'autorité autre que celle de Dieu.

A ces chefs, Il donne les pouvoirs nécessaires pour une société de ce genre :

a) Pouvoir d'enseignement pour éclairer les intelligences; à PIERRE : « Affermis tes frères. » — A tous : « Allez, enseignez toutes les nations. »

b) Pouvoir de gouvernement : obligeant les volontés, qui doivent obéir sous peine de condamnation.

A Saint PIERRE, puis à tous : « Tout ce que tu lieras (commanderas) sera lié dans le ciel », c'est-à-dire, obligera en conscience, devant Dieu, car l'obligation (obligare) n'est pas autre chose qu'un lien de la conscience, le pouvoir capable d'imposer ce lien n'est autre que l'autorité, le gouvernement.

A Saint PIERRE : « Pais mes agneaux, mes brebis », donne tout ce qui est nécessaire : pour cela, il faut pouvoir commander.

c) Pouvoir de jugement, qui découle du précédent (Saint MATTHIEU, XVIII, 18) : « Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain. »

d) Pouvoir d'ordre ou de sanctification : pouvoir d'administrer les sacrements, biens de l'Eglise et canaux de la grâce : « Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » — « Faites ceci en mémoire de moi. »

D. Le but de la société (salut et sanctification des membres, continuation de la mission du Christ) se poursuit par des moyens extérieurs et sociaux : participation aux sacrements, biens communs de la société

Ces enseignements sont réunis, résumés comme en un testament, dans les dernières paroles de NOTRE-SEIGNEUR, rapportées dans l'Evangile de Saint MATTHIEU (XXVIII, 19, 20) et de Saint JEAN (XX, 23) :

Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre :

Allez donc, instruisez toutes les nations (pouvoir d'enseignement).

Baptisez-les, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (pouvoir d'ordre).

Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit (gouvernement).

Les péchés seront remis à qui vous les remettrez (jugement).

Voici que je suis avec vous, jusqu'à la fin du monde (perpétuité, infailibilité).

Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé (liens visibles).

Donc, Jésus a voulu fonder, et a fondé une société religieuse, hiérarchique et visible : son Eglise.

§ 2. — L'histoire des premiers temps de l'Eglise prouve aussi l'institution de cette société.

C'est elle, en effet, que nous voyons fonctionner dès le christianisme primitif.

A. Les faits constatés. — Elle apparaît, soit en Palestine, soit dans le monde païen, comme un corps social, distinct de la religion juive, et possédant :

a) Une hiérarchie visible : les chefs sous l'autorité de PIERRE sont les apôtres et ceux qu'ils choisissent pour les aider et les suppléer; ils dirigent, commandent, gouvernent les volontés des nouveaux convertis, jugent et punissent les violateurs de la loi nouvelle (Actes, V, 1, 12) (II, Corinth., II).

b) Un pouvoir enseignant, qui se présente de façon catégorique et infailible comme transmettant les paroles du Christ, que les apôtres imposent en intermédiaires authentiques : « Ils ne peuvent pas ne pas parler. » (Actes, IV, 19, 21.)

c) Enfin, des rites extérieurs spécifiquement chrétiens, qui constituent l'entrée dans la société, ou y assurent la vie cultuelle; le baptême, l'imposition des mains, les onctions, la fraction du pain ou Eucharistie.

Or, tout ceci correspond à l'institution de Jésus lui-même et nous en est une nouvelle garantie.

B. Leur valeur. — En effet, il n'y a pas eu d'interruption entre les ordres donnés par Jésus et l'établissement de cette société hiérarchique.

Sans doute, l'Eglise n'est pas apparue d'un seul coup, toute faite pour ainsi dire et avec tous les rouages que nous lui connaissons aujourd'hui. Mais, aussitôt après la Pentecôte, les apôtres ont commencé à réaliser le plan dicté par Jésus, et l'ont réalisé dans ses lignes essentielles.

Les Actes des apôtres sont la mise en œuvre immédiate de l'Evangile.



LA MISSION DES APÔTRES.

(Tableau de J. Aubert.)

« Allez, enseignez toutes les nations; et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! »

C. Les témoins. — Nous en avons d'ailleurs divers autres témoins, qui nous permettent de remonter jusqu'aux âges apostoliques :

— II^e siècle (fin) :

Saint IRÉNÉE montre dans le caractère hiérarchique de l'Eglise un fait notoire et incontesté, institué par Jésus et les apôtres. Il ne l'aurait pas pu si cette hiérarchie avait été de fondation récente : de nombreuses contestations se seraient élevées.

Or, Saint IRÉNÉE était témoin pour Rome, l'Orient et la Gaule, et touchait par son maître, Saint POLYCARPE, disciple de Saint JEAN, à l'époque primitive de l'Eglise.

— II^e siècle (milieu) :

Saint POLYCARPE affirme, lui aussi, que les pasteurs sont les gardiens de la foi et les chefs de la hiérarchie.

Divers autres auteurs affirment également :

— l'existence de chefs reconnus : évêques successeurs des apôtres (HÉGÉSIPPE); le Pontife de Rome (DENYS DE CORINTHE).

— et l'identité permanente dans la foi et les sacrements (ALBERCIUS).

— II^e siècle (début) :

Saint IGNACE D'ANTIOCHE.

— I^{er} siècle (fin) :

Saint CLÉMENT DE ROME, disciple immédiat de Saint PIERRE et de Saint PAUL.

Tous deux montrent dans la société instituée par le Christ une hiérarchie gouvernant les églises pour garder la tradition, sous l'autorité universelle de l'Eglise de Rome.

Conclusion. — Ainsi, l'Evangile et l'histoire coïncident très nettement sur le point qui nous intéresse : le Christ a donc institué une autorité sociale de magistère, de gouvernement et de sanctification des âmes : son Eglise.

COROLLAIRES

Trois conséquences découlent de la précédente conclusion :

A. Jésus-Christ n'a institué qu'une seule Eglise. — Tout le prouve :

a) Les paroles de Jésus et des apôtres, sont formelles : « Il n'y a qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. »

« Une seule foi, un seul baptême; un seul corps. » (Ephés, IV, 4, 5.)

b) L'homme, d'ailleurs, a un besoin absolu de cette unité. Pour lui, la diversité tuerait la certitude.

c) Puisque, sur chaque point dogmatique et moral, il n'y a qu'une vérité, deux sociétés, naturellement distinctes en quelques points, ne peuvent venir également de Dieu.

B. Il y a donc obligation stricte, de rechercher l'Eglise unique instituée par JÉSUS-CHRIST :

L'indifférentisme religieux est donc à la fois :

— illogique en lui-même;

— injurieux pour Dieu et Jésus, qui ont désigné un chemin à suivre;

— dangereux, et même gravement périlleux dans ses conséquences pour nous-mêmes.

Nous allons donc poursuivre nos recherches.

C. L'Eglise unique fondée par JÉSUS-CHRIST doit donc être reconnaissable à certaines marques; c'est ce que nous allons maintenant constater.

CITATIONS ET DOCUMENTS

I. — Insuffisance de la règle de foi protestante. Les effets du libre examen.

Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'interprétation, il n'y a point de particulier qui ne se croie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense.

Dès lors, on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté serait invisible; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués par tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme...

Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs; c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple. Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les « trembleurs », gens fanatiques qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme « chercheurs », à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion et n'en ont point d'arrêtée. C'est en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes... Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs; et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité, en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

(BOSSUET, Oraison funèbre de Henriette de France.)

II. — La nécessité d'une tradition orale et vivante.

Alors même — ce qui n'est pas — alors même que tous les dogmes, toutes les règles de conduite énoncés par le Sauveur, se trouveraient au moins indiqués dans les Livres saints, nous devrions pourtant reconnaître que l'Écriture ne peut se suffire. La moindre trace écrite ou l'expression abrégée d'une pensée peut-elle procurer l'intelligence de la pensée totale? Presque jamais. Où donc, après avoir reçu la déposition écrite d'un témoin, se permet-on de lui dire : « A présent, retirez-vous; nous n'avons que faire de vos explications »? Nulle part!

A elle seule, hélas! l'Écriture ne peut amener d'autre résultat certain que celui-ci : la désunion!

Voulez-vous vous en convaincre?

Choisissez un groupe de croyants très sincères, très ardents; mettez en

leurs mains n'importe lequel de nos évangiles et attendez. A échéance plus ou moins longue, vu les illusions auxquelles nous sommes sujets, surtout lorsqu'il s'agit des mystères de l'au-delà et de la discipline des mœurs, cet évangile, d'où devait jaillir la vie, produira... oh! pitié! exactement ce que nous avons sous les yeux : des sectes, contre-sectes, sous-sectes de toute nuance et de toute dénomination, se querellant les unes les autres, discréditant le Christ lui-même (comme la multitude des dilutions, imitations et contrefaçons pharmaceutiques induit à tenir jusqu'aux médecins les plus dignes d'estime et de confiance pour des charlatans), sectes, contre-sectes, sous-sectes, empêchant en tout cas les paroles divines de produire ce qu'elles produiraient infailliblement si leur sens authentique était respecté : la régénération de l'humanité, l'ordre et la paix!

Ah! Messieurs, ne me forcez pas à appuyer sur des plaies saignantes... L'unique vérité sur laquelle je veuille insister, c'est l'impossibilité de retrouver l'enseignement total du Sauveur et le sens originel des Écritures sans consulter la tradition.

(R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, L'héritage de Jésus, 10 mars 1935, éditions Spes.)

III. — Jésus a voulu et institué une règle de foi orale, une autorité enseignante.

Les prophètes d'Israël ont consigné leurs oracles sur des écorces d'arbres ou des feuilles de papyrus; le Christ, Lui, a dédaigné cette précaution.

Fait plus curieux. Il n'a pas même enjoint à ses apôtres d'écrire. Cet ordre, évidemment, Il ne pouvait manquer de le donner, s'Il avait voulu que son peuple, le peuple chrétien, demandât quelque jour à des livres l'exposé fidèle de ses révélations, tout au moins l'exposé des points de doctrine qu'Il entendait imposer à leur foi. Cet ordre, Il ne l'a pas donné....

Il a fait mieux, Messieurs, beaucoup mieux : durant près de trois ans, Il a travaillé à former ses disciples... Dès lors avant de remonter aux cieux, Il a pu dire, Il a dit simplement aux Douze : « Allez, enseignez toutes les nations; apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé! » En d'autres termes : « Enseignez ce que je vous ai enseigné! Prêchez de vive voix ou par écrit; vous jugerez de l'opportunité; mais transmettez toutes les consignes que je vous ai données, toutes : « omnia quaecumque mandavi vobis ». Le Christ a usé d'une formule plus concise, à quelques égards plus expressive : « Allez, vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre. »

Témoins du Christ, les apôtres ne se présenteront pas un texte en mains, pour dire aux âmes affamées de vérité : « Prenez, lisez, jugez vous-mêmes! » Ils viendront comme des gens qui ont vu le Seigneur, l'ont entendu assidûment et, petit à petit, ont été transformés par Lui.

Le Maître disparu, apôtres et disciples se prodiguent, en effet, dans le « ministère de la parole ». C'est ainsi que Saint Pierre et Saint Paul caractérisent leur mission : « ministerium verbi ».

(Id., même conférence.)

Le grand dessein du royaume de Dieu commence à paraître; le plan de Jésus se découvre aux yeux des disciples, dans ce nom d'Eglise qu'il n'avait pas encore employé. Il veut appeler à Lui et rassembler en Lui les élus disséminés sur la terre à travers les peuples : ce rassemblement en une même foi constitue l'Eglise. Jésus la crée indestructible, invincible. Aucune puissance, en ce monde, même celle de l'enfer, qui les résume toutes et représente le génie du mal, ne prévaut contre elle...

Jésus veut un pouvoir dans cette multitude, une autorité dans son Eglise, c'est à Saint Pierre qu'Il la confère, en lui remettant ce qu'Il nomme symbo-

liquement les clefs du royaume. Pierre gouvernera les croyants... Jésus restera le chef invisible, Pierre le chef visible, et il ne défaillera pas dans sa mission : Jésus le lui promet.

(P. DIDON, *Jésus-Christ*, p. 454, Plon, édit.)

IV. — L'Eglise primitive réalise ce programme.

Juifs et païens convertis ne considèrent pas Jésus simplement comme le prédicateur du salut individuel et assuré par l'œuvre intérieure de l'Esprit, mais comme son divin organisateur. Conformément à ses prescriptions, ils se groupent en une société visible, sous le régime des Douze et de leurs mandataires...

Une même foi les distingue et une même façon d'exercer le culte : celle que conserve et propage la tradition du collège apostolique et de son chef, et qui s'inspire de Jésus, lequel trouvait digne du châtement suprême l'insoumission à sa parole (MARC, XVI, 13, 16).

Cette unité de foi, de mœurs, et de religion, chaque société locale ou église l'opère parmi ses membres, grâce à l'ordre hiérarchique. Mais il y a entre toutes les églises déjà fondées une communion analogue à celle qui unit entre eux les membres de chacune d'elles, un catholicisme avant la lettre, dû surtout à Pierre et aux apôtres et au personnel hiérarchique qu'ils se sont adjoint, qu'ils vont bientôt se substituer à différents degrés, avec l'imposition des mains comme moyen d'investiture.

On peut donc et on doit affirmer que l'Eglise des Douze réalise l'Eglise de l'Evangile.

(Chan. P. BUYSSE, *Vers la foi catholique*, L'Eglise de Jésus, p. 381, Desclée de Brouwer et C^{ie}, édit.)

V. — Une page suggestive de l'histoire apostolique. Le Concile de Jérusalem.

N. B. — Dans cet épisode instructif, on voit comment s'exerça, dès le début, l'autorité doctrinale et disciplinaire dans l'Eglise primitive. On remarquera spécialement l'intervention, avant toute autre, du Chef des apôtres, Saint Pierre, puis celle de Saint Paul et de Saint Jacques, enfin, le texte de la décision, qui témoigne de la conscience d'une véritable autorité d'origine divine.

A. — L'occasion.

Alors, quelques-uns du parti des pharisiens, qui avaient cru, se levèrent en disant qu'il fallait circoncire les Gentils et leur enjoindre d'observer la loi de Moïse.

Les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner cette affaire.

B. — Le discours de Saint Pierre.

Une longue discussion s'étant engagée, Pierre se leva et leur dit : « Mes frères, vous savez que Dieu, il y a longtemps déjà, m'a choisi parmi vous, afin que, par ma bouche, les Gentils entendent la parole de l'Evangile et qu'ils croient. Et Dieu, qui connaît les cœurs, a témoigné en leur faveur en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous; il n'a fait aucune différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères, ni nous

n'avons pu porter ? Mais c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, de la même manière qu'eux. »

Toute l'assemblée garda le silence, et l'on écouta Barnabé et Paul, qui racontèrent tous les miracles et les prodiges que Dieu avait faits par eux au milieu des Gentils.

C. — Le discours de Saint Jacques, évêque de Jérusalem.

Lorsqu'ils eurent cessé de parler, Jacques prit la parole et dit : « Frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu, tout d'abord, a pris soin de tirer du milieu des Gentils un peuple qui portât son nom. Avec ce dessein, concordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : « Après cela je reviendrai, et je rebâtirai la tente de David, qui est renversée par terre; j'en réparerai les ruines et la relèverai, afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations qui sont appelées de mon nom, dit le Seigneur qui exécute ces choses. L'œuvre du Seigneur est connue de toute éternité. » C'est pourquoi je suis d'avis qu'il ne faut pas inquiéter ceux d'entre les Gentils qui se convertissent à Dieu. Qu'on leur écrive seulement qu'ils ont à s'abstenir des souillures des idoles, de l'impureté, des viandes étouffées et du sang. Car, depuis des générations, Moïse a dans chaque ville des hommes qui le prêchent, lorsqu'on le lit tous les jours de sabbat dans les synagogues. »

D. — La décision conciliaire.

Alors, il parut bon aux apôtres et aux anciens, ainsi qu'à toute l'Eglise, de choisir quelques-uns d'entre eux pour les envoyer à Antioche, avec Paul et Barnabé; on choisit Jude, surnommé Barsabas, et Silas, personnages éminents parmi les frères. Ils les chargèrent d'une lettre ainsi conçue :

« Les apôtres, les anciens et les frères, aux frères d'entre les Gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut.

» Ayant appris que quelques-uns des nôtres sont venus, sans aucun mandat de notre part, vous troubler par des discours qui ont bouleversé vos âmes, nous nous sommes assemblés, et nous avons jugé à propos de choisir des délégués et de vous les envoyer avec nos bien aimés Barnabé et Paul, ces hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc député Jude et Silas, qui vous diront de vive voix les mêmes choses. Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer aucun fardeau au-delà de ce qui est indispensable, savoir de vous abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, de la chair étouffée et de l'impureté. En vous gardant de ces choses, vous ferez bien. Adieu. »

(Act. des Apôtres, XV, 3, 29, trad. Crampon, Desclée et C^{ie}, édit.)

RÉFLEXIONS MORALES.

Remercier souvent la Sagesse de Jésus et la Providence Divine d'avoir fait pour nous ce guide nécessaire et ce puissant secours qu'est la société religieuse avec son autorité enseignante et le trésor de sa grâce. L'Eglise, c'est Jésus parmi nous, nous agréant à Lui par Elle.

CHAPITRE II

VISIBILITÉ ET MARQUES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

ARTICLE PREMIER.

Notions générales. Visibilité et marques.

§ 1. — Visibilité.

I. Divers sens du mot.

Nous venons de voir que JÉSUS-CHRIST, pour continuer son œuvre, avait fondé une, et une seule société enseignante *visible* :

a) Non seulement en ce sens, que les *membres* sont des êtres visibles;

b) Mais que la *société*, comme telle, est constituée par des *liens visibles* (visibilité de la société, comme société).

Ces liens sont au nombre de trois principaux :

Profession extérieure de la foi;

Obéissance aux pasteurs;

Participation aux sacrements.

c) Cependant, cela ne suffit pas évidemment pour *reconnaître* la véritable Eglise, fondée par Jésus, il faut aussi que son caractère d'Eglise du Christ soit *visible*, reconnaissable. Il faut qu'elle soit visible en tant que *société du Christ, fondée par le Christ*.

II. Preuves de son existence dans l'Eglise du Christ.

Les trois sortes de visibilité ont été voulues par le Christ pour son Eglise.

C'est déjà prouvé par les deux premières :

A. NOTRE-SEIGNEUR a voulu des membres visibles (Il parle de troupeau, famille, etc.).

B. Il a voulu aussi des liens sociaux visibles :

a) Les *sacrements*, rites sensibles extérieurs.

b) La *profession de la foi* : « Celui qui aura cru et aura été baptisé, sera sauvé. » Or, cette foi, pour amener au baptême, doit être évidemment extérieurement professée.

c) Enfin, l'*obéissance extérieure* aux chefs. « Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain. »

C. Pour la visibilité en tant que véritable Eglise du Christ.

NOTRE-SEIGNEUR l'a voulu aussi, en effet :

a) Il *oblige, sous peine de damnation, à entrer en son Eglise*, à pratiquer sa religion, à obéir aux lois de l'Eglise du Christ. Cela est de nécessité de moyen pour le salut : qui ne *croira pas*, sera *condamné*; qui *n'obéira pas*, doit être regardé comme un païen.

Or, pour cela, il faut bien que l'Eglise du Christ soit *reconnaisable*, comme telle, visible en tant que société du Christ. Autrement, on ne peut être obligé d'y croire, d'y entrer, de lui obéir.

b) Aussi, pour cela, *Il donne à son Eglise des « marques » ou « notes » distinctives*.

Il dit : par exemple : « Soyez « un » comme mon Père, et moi, nous sommes « un ». — « Aimez-vous les uns les autres. A cela on *reconnaîtra* que vous êtes mes disciples. »

Que faut-il donc entendre par ces marques, ou notes, de la véritable Eglise de JÉSUS-CHRIST ?

§ 2. — Marques.

I. Définition.

On appelle *marques* ou *notes* des propriétés visibles en elles-mêmes, qui prouvent et montrent que telle société est l'Eglise fondée par le Christ, c'est-à-dire *la rendent visible et reconnaissable* en tant qu'*Eglise du Christ*, et permettent de *la distinguer* des fausses sectes.

II. Sortes.

Les marques sont de deux sortes :

A. Les marques *négatives*, dont *l'absence* montre *la fausseté de la société*, par exemple : une société ayant doctrine immorale qui permet l'homicide, ou tout autre crime ne sera pas la vraie Eglise du Christ. Et l'on arrive à la vraie Eglise du Christ par élimination des fausses. Il peut, d'ailleurs, y avoir un grand nombre de notes négatives.

B. Les marques positives, dont *la présence* montre directement *la vérité de telle société*, d'après la volonté et les paroles de NOTRE-SEIGNEUR. On le voit aisément, cette méthode est plus directe et plus rapide : quand on a découvert la vraie Eglise du Christ, il est facile d'éliminer les autres, puisqu'il ne peut y en avoir qu'une.

III. Conditions pour qu'on ait une note positive.

Il faut avoir une propriété :

A. Essentielle et inhérente à la société qu'il s'agit de montrer, c'est-à-dire, qui soit contenue dans la nature de cette société; c'est, en effet, un des caractères d'une marque, à la différence des miracles ou des signes extérieurs : un miracle *s'ajoute* à la doctrine qu'il démontre; une marque, au contraire, *fait partie* de la société qu'elle rend visible.

B. Intrinsèquement visible, perceptible par elle-même, plus visible que la chose à démontrer, c'est-à-dire que la vérité de telle société comme Eglise du Christ. La marque diffère ainsi des simples propriétés, comme l'infaillibilité, qui peuvent être propres et essentielles à l'Eglise du Christ, mais ne sont pas extérieurement discernables.

C. Exclusive, c'est-à-dire, *ne pouvant appartenir* qu'à une seule société, à l'exclusion des autres;

— soit à cause de la volonté même et de *l'Institution du Christ*, qui l'a déterminée une fois pour toutes;

— soit par son *caractère miraculeux*, qui en fait l'apanage d'une seule société, Dieu ne pouvant en soutenir qu'une de façon miraculeuse.

IV. Etude des marques de l'Eglise.

A. Il y a *quatre marques* ou notes principales de l'Eglise; elles ont été énoncées et présentées comme telles par le Concile de Nicée-Constantinople, dans la rédaction de son symbole (iv^e siècle).

a) *Trois* sont exclusives par leur *caractère miraculeux* donné par Jésus : *l'unité*, la *catholicité*, la *sainteté*;

b) La *quatrième* est exclusive de *par la volonté du Christ*; et *en elle-même*, ne peut appartenir qu'à une société : c'est *l'apostolicité*. Elle présente, d'ailleurs, par le fait de la *stabilité* qu'elle suppose et entraîne, un *aspect miraculeux*.

B. Nous étudierons avant tout chaque marque comme note positive et nous examinerons successivement :

a) *La volonté du Christ*, c'est-à-dire ce que NOTRE-SEIGNEUR a voulu pour son Eglise (étude *abstraite*);

b) *La société* où elle se trouve *réalisée*, en commençant par l'Eglise romaine, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, et qui possède ces marques comme NOTRE-SEIGNEUR les a voulues (étude *concrète*);

c) Puis on peut voir, comme *confirmation* que *les autres sociétés ne possèdent pas* ces marques : c'est alors l'étude de la marque envisagée comme *négative* (moins directe et moins décisive, on le voit, que la marque positive).

ARTICLE 2.

Unité.

I. L'unité voulue par Jésus-Christ.

NOTRE-SEIGNEUR a voulu que son Eglise :

A. Ait *l'unité*, comme *marque distinctive* :

« Qu'il n'y ait qu'un *seul troupeau*, un *seul pasteur*. Que tous soient « un », comme mon Père et moi sommes « un ».

a) *Unité de doctrine* : « Qu'ils soient « un » pour que tous croient que vous m'avez envoyé, ô mon Père. » « *Une seule foi* », dira Saint PAUL. Cette unité doit être assurée par la *magistère infaillible* de Saint PIERRE : « Celui qui ne croira pas sera condamné » et ne fera plus partie de l'Eglise.

b) *Unité de gouvernement* avec pouvoir législatif et judiciaire ayant pour tête l'apôtre Saint PIERRE.

« Un *seul pasteur*; — sur *cette pierre*, je bâtirai mon Eglise. *Pais* (toi seul) mes agneaux (fidèles) et aussi, mes brebis (pasteurs secondaires). » Sans cette soumission, on n'est plus de son Eglise, on est comme un païen, un publicain.

c) Il a voulu aussi *l'unité des moyens de sanctification* : un *seul* pouvoir d'ordre, et les mêmes sacrements : « Faites ceci en mémoire de moi. »

N. B. — Il est à remarquer, d'ailleurs, que la raison elle-même réclame une certaine unité :

a) de *doctrine* : La vérité ne s'oppose pas à la vérité. S'il y a opposition, il y a erreur d'un côté;

b) de *gouvernement* : Toute société divisée est vouée à la ruine; des chefs multiples mènent au désordre et à l'anarchie;

c) de *culte*, en ses rites essentiels.

B. Or, cette unité voulue par NOTRE-SEIGNEUR présente les caractères d'une marque positive, car elle est une propriété :

a) *essentielle et inhérente* à la société, c'est la société qui doit être *une* : doctrine, gouvernement et moyens de sanctification sont les éléments constitutifs de l'Eglise,

b) *visible* en elle-même : on peut constater aisément cette uniformité d'enseignement, de croyances et de lois,

c) qui, par son *caractère miraculeux*, ne peut appartenir qu'à une seule société et lui est *exclusivement propre*.

En effet, cette unité voulue par NOTRE-SEIGNEUR est un miracle moral, car, c'est :

1° *Une unité catholique* : entre les hommes de nations, de caractère, de condition, de sexe, d'âges différents et dispersés par toute la terre : « Allez, enseignez *toutes* les nations. » Or, on sait combien il est *difficile* de s'entendre sur des questions aussi importantes que les questions religieuses entre gens de temps, de pays et d'esprits si différents. Dans l'antiquité, chaque religion était nationale, le culte des dieux particuliers étant un élément de la patrie. Comment amener tous ces hommes de tous les temps et de tous les lieux à croire les mêmes vérités, à pratiquer les mêmes devoirs et le même culte ?

2° *Une unité surnaturelle*, et non quelconque : « Soyez « un », comme mon Père et moi sommes « un ». Son modèle est donc l'unité même des personnes divines, ce qui est au-dessus des lois ordinaires de la nature morale.

II. Elle est dans l'Eglise Romaine.

L'Eglise Romaine, c'est-à-dire la société dont le chef visible est Notre Saint-Père le Pape, évêque de Rome, est en possession de cette marque.

A. Elle possède l'unité voulue par Notre-Seigneur.

a) *Unité de foi*, conservée par le *magistère infaillible*. Et cela en tout temps et en tous lieux, non par immobilité routinière, mais dans un *développement normal et sans contradiction*, comme celui de l'organisme qui grandit ou de la graine qui devient un grand arbre. Cette unité a été conservée *malgré les obstacles* et les erreurs provenant des impies et des hérétiques, que l'Eglise a toujours rejetés de son sein.

b) *Unité de gouvernement* : *autorité suprême unique du Pontife romain* sur les divers diocèses et ordres religieux. Qui ne s'y soumet pas s'exclut par le fait même de l'Eglise.

c) *Unité de sacrements et de moyens de sanctification* : même pouvoir d'ordre; tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'administration des sacrements, le saint sacrifice de la messe, le culte des saints, est commun aux diverses liturgies adaptées aux divers temps et lieux; c'est une *unité précise et sûre* dans une *riche variété*. Là encore, qui ne s'y soumet pas est exclu de droit.

B. Cette unité est une marque positive, car elle est visible, inhérente et miraculeuse : une unité aussi *parfaite* dans une société *catholique* qui enseigne une doctrine *mystérieuse* et des *préceptes difficiles* est au-dessus des forces de la nature.

III. Non dans les autres sociétés.

D'ailleurs, en fait, l'Eglise romaine, seule, possède cette unité. Les autres sociétés ne l'ont pas (marque envisagée comme *négative*).

Il est, en effet, deux groupes de sectes qui disent aussi venir du Christ : les sociétés protestantes et grecques orthodoxes.

A. Il est à peine besoin de parler des églises protestantes et de montrer qu'elles n'ont :

a) *Ni l'unité de gouvernement* : pas de chef unique, toutes sont indépendantes, les unes des autres; quelques-unes ont même supprimé toute hiérarchie et rejettent l'épiscopat.

b) *Ni l'unité de doctrine*, à laquelle s'oppose directement le principe du libre examen. Si BOSSUET vivait encore, il pourrait rechercher et trouver à l'infini des « variations » entre les multiples sectes : luthériennes, calvinistes, anglicanes, entre leurs branches innombrables et même à l'intérieur de chaque branche.

c) *Ni l'unité de culte*, brisée par la même raison. On ne s'entend pas sur le nombre et les rites essentiels des sacrements, le saint sacrifice de la messe, et les autres pratiques cultuelles.

B. Les églises orientales non plus n'ont pas l'unité de gouvernement, puisqu'elles ne reconnaissent pas un chef unique et comprennent quinze ou seize groupes, ayant chacun son autonomie. Elles ne possèdent pas davantage une *autorité doctrinale* universellement reconnue qui puisse interpréter de façon uniforme les dogmes acceptés par toutes et venant des sept premiers conciles œcuméniques ou universels. L'existence de ces conciles généraux, seule autorité admise par ces églises, est rendue impossible pour elles en raison de leur séparation même d'avec l'Eglise romaine. Elles n'ont rien non plus pour conserver au culte son uniformité essentielle.

Qu'on se serve de l'une ou de l'autre méthode, on constate donc que l'Eglise Romaine possède, et possède seule, l'unité voulue par Notre-Seigneur, et, de ce fait, est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ.

ARTICLE 3.

Catholicité.

I. Notions générales.

A. Catholicité veut dire *universalité*. Pour une société, c'est la diffusion dans tout le monde : c'est un grand nombre de fidèles d'une multitude de nations.

B. Catholicité suppose *unité* (il faut que ce soit la même société qui soit répandue), mais elle en diffère : unité dit *cohésion*, et catholicité dit *expansion, diffusion*.

C. Il faut distinguer plusieurs sortes de catholicités :

a) *Catholicité de droit* ou *qualitative* : *aptitude* à s'adapter à tous les temps, pays, climats, âges, mœurs, etc.; force d'expansion de la société.

b) *Catholicité de fait* ou *réelle* : diffusion partout en fait.

Elle est :

1° *Absolue*, si la société existe dans toutes les provinces *absolument* et *toujours*;

2° *Relative* :

— *physiquement*, si la société est répandue dans toutes les régions connues à *chaque époque*;

— *moralement*, si elle existe dans un *nombre suffisant* de régions connues à chaque époque pour pouvoir *représenter l'univers entier*.

II. La catholicité voulue par Jésus-Christ.

NOTRE-SEIGNEUR a voulu :

A. Que son Eglise soit catholique de droit et de fait. On le prouve :

a) Par les *paroles, actes, promesses de Notre-Seigneur* : « Enseignez toutes les nations — toute créature — jusqu'aux extrémités de la terre. » Il fonde une *seule* religion, obligatoire pour tous les hommes. Donc, Il veut bien qu'elle se répande partout.

b) Cela correspond au *caractère universel* donné à l'Eglise par les *prophéties* faites sur NOTRE-SEIGNEUR, et qu'Il affirme être venu accomplir.

c) Cependant, Il n'a pas voulu une catholicité nécessairement absolue, mais une diffusion *progressive* : Il compare son Eglise : au *levain*, qui, « *peu à peu* », fait fermenter toute la masse; au grain de *sénévé*, qui, « *petit à petit* », germe et devient un arbre, où viennent se réfugier tous les oiseaux du ciel. Il est facile, d'ailleurs, de voir cette progression dans la parole de NOTRE-SEIGNEUR : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie et dans le monde entier. »

d) Il n'a pas voulu non plus, une catholicité physique (puisqu'Il laisse le soin de cette diffusion à la liberté humaine, toujours faillible, et dont les moyens sont limités), mais une catholicité *relative* et *morale*; diffusion dans un nombre suffisant de régions *assez différentes* et *nombreuses* pour *représenter l'ensemble du monde connu* à chaque époque.

B. Cette catholicité réalise toutes les conditions nécessaires pour être une marque *positive*. En effet, elle est :

a) *Essentielle* et *inhérente* à l'Eglise du Christ : c'est sa *société*, qui doit être universellement répandue.

b) *Visible* au plus haut degré : on constate aisément où une religion est répandue.

c) *Propre à l'Eglise du Christ* et à *elle seule* : cette Eglise, par son caractère universel, en face des tendances nationales et particularistes, qui sont bien le mode constant d'agir des hommes en matière religieuse, doit constituer un perpétuel *miracle moral*.

III. Elle est dans l'Eglise Romaine.

L'Eglise Romaine possède la catholicité, marque positive :

A. En droit et en fait :

a) *Catholicité de droit* : par sa *doctrine*, sa *constitution*, sa *morale*, elle *exclut l'individualisme* et est *au-dessus du nationalisme*; elle peut *s'adapter* à toutes les races, à tous les temps, à tous les milieux, à tous les pays; les faits eux-mêmes ont prouvé cette possibilité.

b) *Catholicité de fait progressive, relative, morale*, ce que prouvent :

1° la *propagation rapide* des premiers siècles « *jusqu'aux extrémités de la terre* » (Saint PAUL), « *partout* » (Saint MARC, TERTULLIEN);

2° l'existence permanente des *missions catholiques* dans les *diverses parties du monde*, à mesure que des pays nouveaux sont découverts et abordables;

3° le *nom caractéristique* de « *catholique* », toujours possédé par elle, sans contestation.

B. Cette catholicité est une marque positive et exclusive.

C'est un *miracle moral* :

a) Pour le prouver, on pourrait d'abord se servir des mêmes arguments que pour la propagation et la conservation du christianisme : il n'y a *pas proportion entre les moyens employés et les obstacles* à cette diffusion universelle d'une religion *mystérieuse* et *austère*.

b) La difficulté, et donc le miracle, augmentent encore si cette diffusion s'étend à des pays, des *époques* et des *milieux très divers*. Cette capacité d'adaptation et cette adaptation *réelle* sans déformation constituent un *miracle hors pair*. Et, à ce titre, elles ne peuvent appartenir qu'à une seule société, pour laquelle Dieu s'engage ainsi.

Donc, l'Eglise catholique possède la catholicité telle qu'elle a été voulue par NOTRE-SEIGNEUR comme marque *positive*. Donc, elle est la véritable Eglise du Christ.

IV. Non dans les autres sociétés.

Si l'on envisage maintenant le point de vue *négatif*, on constate qu'au contraire les autres sociétés : sectes *protestantes*, églises *orthodoxes*, n'ont pas la catholicité :

a) Les multiples *fractions* du *protestantisme* ne peuvent y prétendre, car leur multiplicité même et leur désunion les en empêche. Chacune d'elles occupe un ou quelques pays, ici c'est l'une qui est répandue, ailleurs, c'est l'autre. Ce n'est pas la même religion, la même société. Là où il n'y a pas *unité*, la *catholicité* est impossible.

b) Les mêmes remarques sont à faire pour les *églises orientales*; il faut même ajouter que leur *ardeur missionnaire* est à peu près nulle et que chacune reste *confinée* dans la partie de l'Orient où elle existe déjà.

Donc, seule, l'Eglise Romaine (qui, d'ailleurs, a un nombre d'adhérents supérieur à ceux de toute autre religion) possède la catholicité voulue par Jésus-Christ. Seule, elle est donc sa véritable Eglise.

ARTICLE 4.

Sainteté.

I. Notions générales.

A. Ce qu'il faut entendre par sainteté :

a) *Dieu* est la sainteté même, c'est-à-dire Il a sa volonté inviolablement fixée en l'amour souverain du *Bien*, qui est *lui-même*, et la haine du péché. La sainteté est donc l'*union à Dieu* : amour et pratique du bien, haine et fuite du mal.

b) *L'homme* est saint dans la mesure où il réalise cette *union avec Dieu*.

c) Une chose est sainte :

- soit quand elle a un rapport de sainteté avec une personne, comme *moyen de sanctification*;
- soit quand elle a appartenu ou touché à une personne sainte (reliques);
- soit quand elle la représente (images).

d) Une société est dite sainte quand :

- 1° Elle sanctifie ses membres;
- 2° Par des moyens efficaces.

QUELQUES SAINTS MODERNES

Pendant que les rameaux détachés du tronc se flétrissent dans la stérilité et la mort, l'Eglise Catholique Romaine, toujours rayonnante de vie et de jeunesse, produit, avec une fécondité sans cesse renouvelée, des fruits de salut et de la plus remarquable sainteté. Le siècle où nous vivons les a vus nombreux s'épanouir en fleurs et mûrir parmi les orages.



(Ed. P. Doucet, Lourdes.)

SAINTE BERNADETTE.

(D'après un cliché offert par son neveu, Pierre Soubirous.)

Conditions pour que la sainteté constitue, au profit d'une religion, une marque positive. — Elle doit être :

Inhérente à la société en tant que groupement : la sainteté des membres comme personnes privées ne suffit pas. Il faut l'influence des principes appartenant à la société et rendant ses membres saints. Il n'est pas nécessaire que tous les adhérents soient saints.



Cl. Villand Vernu, Ars-sur-Formans (Ain).

SAINT JEAN-BAPTISTE VIANNEY.

b) *Visible* : soit comme sainteté des principes (lois, institutions, rites du culte, moyens de sanctification), soit comme sainteté des membres, manifestée par leurs actes.

c) *Exclusive*, ne pouvant appartenir qu'à une seule société, et caractérisée par son caractère miraculeux : non pas sainteté ordinaire, quelconque, mais héroïque, enseignée et proposée par les principes, et réalisée par les membres. Cette sainteté héroïque n'est

pas autre chose que la *pratique prolongée de toutes les vertus*, ce qui, nous l'avons dit, constitue un *miracle moral* (voir Sainteté de NOTRE-SEIGNEUR).

II. La sainteté voulue par Jésus.

NOTRE-SEIGNEUR a voulu :

A. Que son Eglise ait la sainteté :

a) *Sainteté des principes* : Ceux qu'Il lui donne à répandre,



Cl. Procure Dom Bosco.

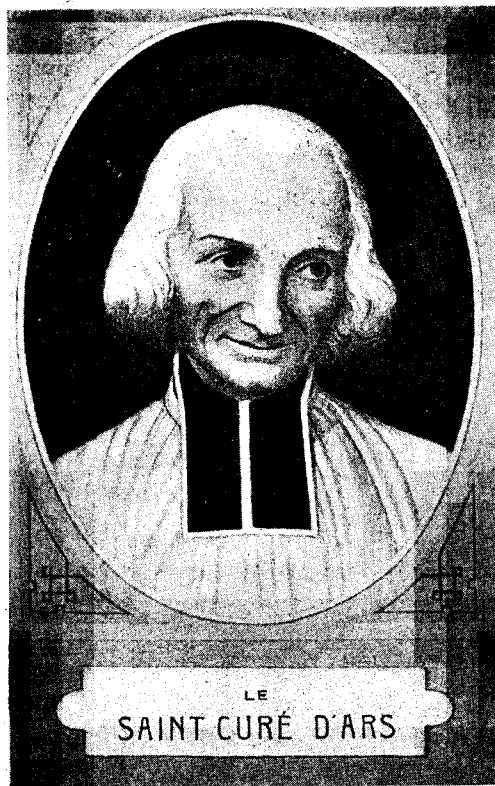
SAINT JEAN BOSCO.

spécialement dans le Sermon sur la montagne, constituent un *Code parfait de sainteté*, à la base duquel Il place la *transformation intérieure*, — la lutte contre les passions (égoïsme, orgueil, jouissance) — surtout l'amour de Dieu et du prochain — et l'accomplissement en toutes choses de la volonté divine.

Il promet l'efficacité des moyens de sainteté, spécialement de la prière en son nom : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (dans les choses du salut, surtout), Il vous l'accordera. »

B. Conditions pour que la sainteté constitue, au profit d'une société religieuse, une marque positive. — Elle doit être :

a) *Inhérente à la société en tant que groupement* : la sainteté des membres comme *personnes privées* ne suffit pas. Il faut l'influence des principes appartenant à la société et rendant ses membres saints. Mais il n'est pas nécessaire que tous les adhérents soient saints.



Cl. Villand Vernu, Ars-sur-Formans (Ain).

SAINT JEAN-BAPTISTE VIANNEY.

b) *Visible* : soit comme sainteté des *principes* (lois, institutions, rites du culte, moyens de sanctification), soit comme sainteté des *membres*, manifestée par leurs actes.

c) *Exclusive*, ne pouvant appartenir qu'à une seule société, et cela par son caractère miraculeux : non pas sainteté ordinaire, quelconque, mais *héroïque*, enseignée et proposée par les *principes*, et surtout réalisée par les *membres*. Cette sainteté héroïque n'est

pas autre chose que la *pratique prolongée de toutes les vertus*, ce qui, nous l'avons dit, constitue un *miracle moral* (voir Sainteté de NOTRE-SEIGNEUR).

II. La sainteté voulue par Jésus.

NOTRE-SEIGNEUR a voulu :

A. Que son Eglise ait la sainteté :

a) *Sainteté des principes* : Ceux qu'Il lui donne à répandre.



Cl. Procure Dom Bosco.

SAINT JEAN BOSCO.

spécialement dans le Sermon sur la montagne, constituent un *Code parfait de sainteté*, à la base duquel Il place la *transformation intérieure* ; — la lutte contre les passions (égoïsme, orgueil, jouissance) — surtout l'amour de Dieu et du prochain — et l'accomplissement en toutes choses de la volonté divine.

Il promet l'efficacité des moyens de sainteté, spécialement de la prière en son nom : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (dans les choses du salut, surtout), Il vous l'accordera. »

b) *Sainteté des membres* : Ceux qu'il désire dans son Eglise, et les seuls qu'il récompensera par l'entrée au ciel, sont ceux :

- 1° qui font fructifier, par leurs efforts et les bonnes actions méritoires, les grâces reçues de Dieu (Parabole des talents);
- 2° qui ont préféré le bon grain des *vertus* à l'ivraie des vices (Parabole de l'ivraie);



Cl. Office central de Lisieux.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

3° qui gardent leur âme revêtue de la robe nuptiale, symbole de pureté et de *charité*, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante (Parabole des invités au festin).

Or, cette sainteté constitue une marque positive, *inhérente*, visible et exclusive au sens indiqué ci-dessus. Il suffit de la considérer dans les principes et dans les membres pour voir qu'elle inclut l'héroïsme et suppose souvent le miracle :

a) Dans les principes : amour de Dieu par dessus tout, principe de tous les renoncements : « Celui qui aime son père ou sa mère

plus que moi, et ne renonce pas à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même à sa propre vie, ne peut être mon disciple. »

Mortification continue de soi-même, par la lutte contre les passions et les mauvaises tendances : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie. »

— Ses disciples sont les *pauvres*, les *purs*, ceux qui souffrent persécution pour la justice, toutes choses dures à la nature.



SAINT GABRIEL DE L'ADDOLORATA.

(Reproduit avec l'autorisation des RR. PP. Passionnistes.)

Il faut y ajouter quelques préceptes, par exemple, l'amour des ennemis, le pardon des injures, et, pour ceux qu'il y appelle spécialement, les conseils évangéliques : pauvreté, chasteté, obéissance complètes.

b) Dans les membres; leur sainteté doit être parfaite et surnaturelle. Ils doivent se rapprocher de la sainteté de Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Soyez un (unis à Dieu, et entre vous), comme mon Père et moi nous sommes un. » Il faut demeurer unis à Dieu, à Jésus, par la grâce sanctifiante, et s'y per-

fectionner : « Je suis le cep; vous êtes les branches. Demeurez en mon amour. » « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » (Car c'est d'une sainteté surnaturelle qu'il s'agit.) « Qu'ils soient un, ô Père, comme nous sommes un : moi en eux, et vous en moi; qu'ils soient consommés dans l'unité, pour que le monde sache que vous m'avez envoyé ! » (Saint JEAN, XVII, 23.)

Et Saint PAUL constate : « Le Christ se livre à Dieu comme Rédempteur, pour se donner une Eglise glorieuse, sans tâche, ni ride, une Eglise sainte et immaculée. »

III. Elle se trouve dans l'Eglise Romaine.

L'Eglise Romaine possède la sainteté, marque positive, c'est-à-dire la sainteté allant jusqu'au degré héroïque et miraculeux.

A. Soit dans les principes :

a) L'idéal d'abord et la règle à suivre : doctrine élevée et qui dirige toute la morale; lois complètes et parfaites, fermes et précises; conseils. Tout le dogme et la morale traduisent exactement l'idéal de la perfection voulu par Jésus en son Eglise; tout tend à assurer la fuite du péché, la conservation de la vie divine, l'imitation de la sainteté de Jésus.

b) Et, pour y arriver, des moyens puissants sont mis à la disposition de tous : prière, sacrements, sont appropriés aux nécessités diverses de la vie surnaturelle; liturgie et culte rapprochent l'âme de Dieu et lui font puiser aux dogmes et aux mystères de Jésus les leçons de vertu et les grâces surnaturelles qu'ils contiennent.

c) Les multiples ordres religieux offrent aux âmes avides de perfection des voies qui mènent à toutes les formes d'abnégation et de dévouement.

B. Soit dans ses membres : fait absolument unique, à toutes les époques, sous tous les climats, dans toutes les conditions, elle a eu et elle a des saints à vertus héroïques, allant parfois jusqu'au martyre; elle a des saints à miracles : Saint MARTIN DE TOURS, Saint AUGUSTIN, Saint BERNARD, Saint FRANÇOIS D'ASSISE, Saint VINCENT FERRIER, Sainte THÉRÈSE, Saint FRANÇOIS DE SALES, Saint VINCENT DE PAUL, Saint FRANÇOIS XAVIER, et, plus près de nous, le CURÉ D'ARS, Sainte THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, et tant d'autres, ne sont que quelques anneaux de cette chaîne brillante et sans fin. La liste dressée à grands renforts de précautions et après plusieurs miracles, s'allonge toujours. C'est une des marques les plus éclatantes de la vitalité de l'Eglise romaine, de la valeur surnaturelle de ses principes et la preuve indubitable que Dieu est avec elle.

Mais, dit-on parfois, il y a des désordres et des désordres graves parfois dans l'Eglise romaine. Oui, cela arrive, mais le soin avec

lequel les relèvent ses adversaires en montre le caractère relativement *exceptionnel*. D'ailleurs, ils se produisent non en suivant la morale de l'Eglise romaine, mais en s'en éloignant; on ne peut donc pas les lui imputer, car la sainteté et la vertu restent affaire de *liberté* et de *générosité*. Si l'examen des principes catholiques n'avait pas suffi, la sainteté héroïque d'une multitude de bienheureux, prouve assez leur efficacité : ces derniers, et non les autres, sont les *témoins authentiques de ce que peut l'Eglise en matière de sainteté*.

L'Eglise Romaine possède donc la sainteté comme marque positive et absolue.

IV. Les autres sociétés n'ont pas la sainteté voulue par Jésus.

Si l'on procède maintenant par comparaison, on constate que, pour les autres sociétés, la sainteté joue comme marque *négative*.

Evidemment, parmi leurs membres, il peut y avoir des âmes de bonne foi, qui mènent une vie honnête et atteignent un certain degré de vertu. Elles le peuvent par les grâces ordinaires, que Dieu ne leur refuse pas, et par certains principes que ces sectes ont en commun avec l'Eglise romaine et ont conservé d'elle au moment de leur séparation; c'est donc, en somme, à l'Eglise romaine que ces résultats doivent être attribués, et non aux sectes séparées, en ce qu'elles ont de propre et de caractéristique.

Ce qui le montre bien d'ailleurs (et ceci est frappant), c'est :

A. Qu'aucune de ces sociétés ne peut revendiquer des saints à sainteté héroïque, comme l'Eglise romaine en a toujours produits partout et dans tous les siècles et en produit incessamment.

B. Et que, d'une façon générale, le niveau moral y est bien inférieur à celui de l'Eglise romaine : « On juge l'arbre par ses fruits », a dit NOTRE-SEIGNEUR. Les vrais fruits d'une société sanctificatrice, sont les *grands saints*, les *saints héroïques*, les saints à miracles (1). Nous en trouvons beaucoup dans l'Eglise romaine, mais nous n'en voyons :

a) ni dans les *sectes protestantes*, dont les *dogmes*, d'ailleurs, sont destructeurs de toute morale (foi sans les œuvres, négation de la liberté) et dont les fondateurs, LUTHER, CALVIN, et HENRI VIII, ont été loin d'être des saints.

(1) Peut-il y avoir des miracles en une secte chrétienne séparée ? Peu, sans doute; cependant il ne semble pas impossible que Dieu fasse des miracles de pure bonté, en faveur d'âmes religieuses de bonne foi. Mais il leur manquera toujours la relation apologétique avec la doctrine de la secte en tant que spécifiquement distincte et propre : sans cette absence, Dieu ne ferait pas le miracle. Si le miracle a lieu, il met plutôt en valeur ce que la société séparée possède encore de spécifiquement chrétien, c'est-à-dire de commun avec l'Eglise vraie.

b) ni dans les *églises orthodoxes*, grecques ou russes, car, depuis la séparation, elles n'ont pas produit des saints héroïques et n'ont pu manifester la sainteté de leurs principes propres. Les listes mises parfois en avant par elles ont été constituées sans aucun procès canonique ni aucun contrôle et ne présentent pas de saints comparables à ceux de l'Eglise Romaine.

Donc, l'Eglise Romaine, possédant seule la sainteté, voulue par Jésus, est la véritable Eglise du Christ.

ARTICLE 5.

Apostolicité.

I. Notions préliminaires.

A. *Apostolicité* veut dire relation avec les Apôtres. Or, une société peut posséder cette relation à divers titres :

- a) par le *temps*, si elle est née *au temps des Apôtres*;
- b) par le *lieu*, si elle se trouve *en un lieu occupé par eux*;
- c) par la *doctrine*, si elle enseigne *la même doctrine* qu'eux;
- d) par le *pouvoir d'ordre*, si ses ministres donnent *les mêmes sacrements* en vertu du même pouvoir d'ordre qui s'est transmis depuis les apôtres;
- e) par l'*origine*, si c'est véritablement *la même société* que celle fondée par eux (*continuité du groupement*);
- f) enfin, par le *gouvernement*, si elle est gouvernée par *leurs successeurs*.

B. Il est *normal* que la société du Christ ait, comme marque distinctive une relation étroite avec les Apôtres du Christ. Mais laquelle de ces liaisons est une note positive ?

a) Les *quatre premières* sortes ne sont que des *indications*. Il est aisé de le comprendre, car la communauté de *temps* et de *lieu* peut exister pour bien des groupements sans qu'aucune relation plus étroite en découle. Avoir, dans l'ensemble, la *même doctrine* et les *mêmes sacrements*, tout en indiquant une parenté plus définie, peut être le fait de *plusieurs sociétés*.

Or, NOTRE-SEIGNEUR et les Apôtres n'en ont constitué qu'une, et une marque positive doit en désigner une seule. Ces sortes de relations ne suffisent donc pas.

b) En revanche, l'*apostolicité d'origine* et celle de *gouvernement* nous apparaissent comme :

- 1° *inhérentes* et *essentielles* à la constitution même de la société;
- 2° *visibles* et *constatables*, par la succession constante des chefs, et l'obéissance des membres;

- 3° possédant aussi une véritable *exclusivité* : si JÉSUS a désigné cette marque et si telle société est celle des Apôtres, nulle autre ne l'est, puisque JÉSUS n'a fondé qu'une Eglise.

II. La volonté de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu :

A. Que son Eglise possède l'*apostolicité d'origine*. Il a dit à ses Apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Donc, Il veut la *continuité*, l'*indéfectibilité*, de l'Eglise dont les *apôtres*, auditeurs de cette parole, étaient les chefs. Ce sont toujours eux qui existeront jusqu'à la fin du monde, vivant dans *leur société* et *leurs successeurs*; et Jésus, étant avec cette Eglise, sera avec eux. D'ailleurs, les *apôtres* le comprirent ainsi, et se choisirent des successeurs, qui devaient continuer leur personnalité morale, être d'autres « eux-mêmes » et faire continuer la même société.

B. Que son Eglise ait l'*apostolicité de gouvernement*, c'est-à-dire continuité dans la succession des pasteurs.

Cette apostolicité, on vient de le voir, est le *moyen nécessaire* pour la précédente et se prouve par la même parole : « Je suis avec vous », c'est-à-dire : « La société dont vos successeurs seront les chefs, sera la mienne jusqu'à la fin des siècles. »

D'ailleurs, la *raison* montrait la nécessité de cette marque : pour savoir clairement que telle Eglise avait reçu sa mission de JÉSUS-CHRIST et des apôtres, il n'est pas de meilleure façon que de voir la continuité de la société et la suite de ses chefs depuis les apôtres.

Comment sera assurée cette succession ininterrompue ?

Par la *continuité dans les successeurs du chef des Apôtres* : Saint PIERRE, transmettant aux chefs secondaires des pouvoirs apostoliques.

Ainsi la continuité et l'indéfectibilité dans la succession doivent être assurées par la continuité et l'indéfectibilité des *successeurs de Saint Pierre* : « Confirme tes frères. Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

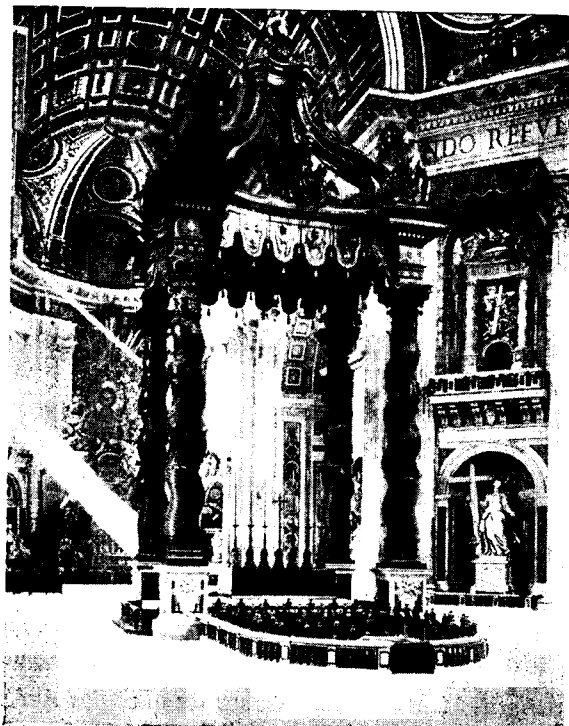
Et, de cette façon, tous les chefs de l'Eglise seront les successeurs du collège des apôtres unis à Saint PIERRE.

C. Or, cette double apostolicité, voulue par Notre-Seigneur pour son Eglise, constitue une *marque positive*, essentielle, visible et propre à la seule société du Christ.

Jésus dit clairement : « Qui vous écoute (vous, et vos successeurs, continuant votre personnalité), m'écoute; qui vous méprise, me méprise. » Son Eglise ne peut donc être que celle des Apôtres et de leurs successeurs.

III. L'Eglise Romaine possède l'*apostolicité*, marque positive.

A. *Apostolicité d'origine*. — Cette société est la même que celle dirigée par les apôtres. On le prouve par l'Histoire, qui en démontre la continuité et l'identité :



Cliché Alinari.
AUTEL DE LA CONFESSION DE SAINT-PIERRE.
Près du tombeau du Prince des Apôtres...

a) Elle posséda toujours, sans conteste, le même nom, *Eglise catholique, romaine*;

b) Il est impossible de nommer quelqu'un qui l'eût séparée de l'Eglise du Christ;

c) Au contraire, on suit son histoire continue au cours des dix-neuf siècles écoulés.

B. *Apostolicité de gouvernement*. — C'est par elle qu'on peut constater plus facilement encore l'*apostolicité d'origine*.

a) La succession ininterrompue des deux cent soixante et un



SA SAINTETÉ PIE XII.

Cliché Felici, Rome.

... Son Auguste Successeur tient le gouvernail de l'Eglise du Christ. Pierre est toujours là ! *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* ! « Où est Pierre, là est l'Eglise du Christ, là est le Christ. »

papes, successeurs de Saint PIERRE sur le siège de Rome est notoire. Elle est prouvée par les témoignages les plus anciens, et unanimes : TERTULLIEN, Saint IRÉNÉE, CAIUS, Saint IGNACE, Saint CLÉMENT.

b) D'ailleurs, le siège du Souverain Pontife romain a toujours porté, sans contestation, le nom de *Siège Apostolique*.

Le fait de cette succession est tellement historique que tous, Grecs et Latins, l'admettent.

Et les obscurités de la période dite « du *grand schisme d'Occident* » ne nuisent pas plus à l'apostolicité de l'Eglise Romaine qu'à son unité. Car, parmi les deux ou trois prétendants, l'un était certainement le véritable successeur de Saint PIERRE, dont les pouvoirs se transmirent ainsi au Pape de l'Eglise de nouveau unifiée. Et dans les diverses obédiences (où se rencontrèrent également saints et miracles), on voyait, en celui qu'on regardait comme pape, non pas sa personnalité propre, mais l'unique successeur du Prince des Apôtres. D'un côté, il pouvait y avoir erreur personnelle, mais il restait l'unité formelle : « *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* »

c) Cette apostolicité est, de par la volonté du Christ et en elle-même, une note positive.

De plus, la *stabilité du siège de Rome*, malgré toutes les tempêtes et les difficultés, présente un *caractère exceptionnel* qui vient renforcer le caractère exclusif de l'apostolicité; elle constitue, en effet, un véritable *miracle moral*.

IV. Les autres sociétés n'ont pas l'apostolicité.

D'ailleurs, par *comparaison*, l'Eglise Romaine est bien la seule qui soit celle des apôtres (marque *negative*).

En effet, pour les autres, l'Histoire nous apprend aisément le nom des novateurs qui les ont privés de la double apostolicité requise.

A. Pour les Grecs : PHOTIUS (IX^e siècle), MICHEL CÉRULLAIRE (XI^e siècle).

B. Pour les protestants : LUTHER, CALVIN, ZWINGLE, HENRI VIII.

a) En effet, ils ont *séparé* ces chrétiens de l'Eglise du Christ et des apôtres. Donc, ce n'est *plus la même société*, c'en est une *nouvelle* qui commence : *pas d'apostolicité d'origine*.

b) Ils ont ainsi *commencé une autre succession de pasteurs* qui ne puisent plus leur pouvoir de juridiction à la source apostolique, représentée par le successeur de Saint PIERRE, et dont ils se séparent. Donc, *plus d'apostolicité de gouvernement*.

D'ailleurs, certains protestants (non épiscopaliens) vont plus loin, et rejettent tout épiscopat, donc toute possibilité de succession apostolique.

Conclusion générale.

Donc, l'Eglise Romaine, possédant et possédant seule les quatre marques positives voulues par Jésus, est la seule vraie Eglise du Christ.

N. B. — Les quatre marques ou notes contribuent, si on les réunit, à nous donner comme le *visage* de l'Eglise et son portrait. Elles s'unissent d'ailleurs en un groupement harmonieux, dont l'unité surnaturelle est pour ainsi dire le foyer : « *Qu'ils soient un, comme Nous sommes Un !* »

- Unité avec Dieu : c'est la Sainteté;
- Unité entre tous les hommes : Catholicité;
- Unité avec les Apôtres : Apostolicité;
- Unité enfin avec la hiérarchie actuelle, dans son triple domaine : c'est la marque d'Unité proprement dite.

CITATIONS ET DOCUMENTS

I. — La raison d'être des quatre marques et leur liaison.

Tout le mystère de l'Eglise gît dans l'équation et la convertibilité de ces deux termes : le Christ et l'Eglise.

Ce principe éclaire, ou plutôt il appelle les quatre grands attributs de la vraie Eglise : pourquoi l'unité, si ce n'est parce que la vérité est dans l'Eglise et l'Eglise dans la vérité ? — Pourquoi la sainteté, si ce n'est parce que la grâce est dans l'Eglise et l'Eglise dans la grâce ? — Pourquoi la catholicité, si ce n'est parce que l'universelle Rédemption se fait par l'Eglise et que l'Eglise se fait par l'universelle Rédemption ? — Pourquoi l'apostolicité, si ce n'est parce que le Christ est dans les apôtres et les apôtres dans le Christ ? ... Il est remarquable que des quatre notes ce soit celle de la catholicité qui ait prévalu pour caractériser la vraie Eglise. C'est qu'elle comprend les autres, et leur donne, mises ensemble, une singulière force d'attestation. La catholicité implique essentiellement l'unité : elle n'est que l'unité diffuse. Or, l'unité appelle une hiérarchie et une tradition apostoliques, elle entraîne aussi la sainteté, qui n'est que l'unité de la morale avec la doctrine.

Ainsi, la catholicité, c'est l'unité élargie, organisée et resplendissante. Et donc la catholicité, en ajoutant à l'unité quelque chose de fécond et de glorieux, devient pour l'Eglise la marque la plus insigne de son institution divine et de son identité avec le Christ.

(R. P. CLÉRISSAC, *Le mystère de l'Eglise*, p. 23-27, édit. du Cerf.)

II. — L'unité de l'Eglise.

A. — L'unité de l'Eglise, principe de sa beauté.

Ecoutez, voici le mystère de l'unité catholique et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout..., belle et une dans chaque membre..., belle et d'une beauté et d'une unité durable... Que de

grandeur et que de beauté, mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise, car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé, qui rend l'Eglise forte, la rend belle; son unité la rend forte.

(BOSSUET. Sermon sur l'unité de l'Eglise [exorde].)

B. — L'Unité de gouvernement, principe de l'unité de l'Eglise.

Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et, sous le sceau du gouvernement ecclésiastique, l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? Quelle en est la forme?...

Nous trouverons, dans l'Evangile, que Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise parmi tous ses disciples, en choisit douze, mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze, Il en choisit un. « Il appela ses disciples », dit l'Evangile : les voilà tous; « et, parmi eux, Il en choisit douze ». Voilà une première séparation et les apôtres choisis : « Et voici les noms des douze apôtres; le premier est Simon, qu'on appelle Pierre. » Voilà, dans une seconde séparation, Saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de pierre, « que Jésus-Christ, dit Saint Marc, lui avait donné pour préparer, comme vous le verrez, l'ouvrage qu'Il méditait, d'élever tout son édifice sur cette Pierre ».

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, prêchez, je vous envoie. » Mais quand Il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, Il ne parle pas à plusieurs; Il désigne Pierre personnellement, et, par le nouveau nom qu'Il lui a donné; c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jonas; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon, qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et, en parlant, Il agit en lui et lui imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-Il, je te dis à toi, tu es Pierre; et ajoute-t-Il, sur cette pierre, j'établirai mon Eglise; et, conclut-Il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

(BOSSUET. Sermon sur l'unité de l'Eglise, 1^{re} partie.)

C. — L'unité de doctrine maintenue dans l'Eglise romaine.

a) Dans le temps. — Unité continue et d'autant plus étonnante qu'elle subsiste au milieu des tempêtes et des luttes sanglantes, où sombrent d'ordinaire les institutions humaines les mieux établies. Assaillie par des ennemis sans cesse renaissants, l'Eglise catholique a pressé sur son cœur fidèle le dépôt précieux qui lui fut confié et l'a préservé de toute mutilation :

« Donne-moi ton Verbe, disait l'hérésie. — Non. — Donne-moi la personne du Christ. — Non. — Donne-moi ses natures. — Non. — Donne-moi ses volontés. — Non. — Donne-moi sa chair. — Non. — Donne-moi sa grâce. — Non. — Donne-moi sa présence réelle dans l'Eucharistie. — Non. — Donne-moi la suprématie du Pape. — Non. — Alors, nous t'abandonnerons, et, bientôt, dépeuplée par ton opiniâtreté, tu ne seras plus qu'un groupe sans honneur et sans puissance. — Vous, m'abandonner ! Non, vous ne m'abandonnerez pas : je vous chasse, et c'est vous qui vous éteindrez misérablement sous la main vengeresse du Christ, pour avoir attenté à l'unité de son œuvre. »

b) Dans l'espace. — Les peuples qui se sont greffés sur le tronc immense de l'Eglise diffèrent d'origine, de tempérament, de langage, de caractère, de mœurs, d'institutions civiles et politiques, et, cependant, écoutez-les : tous répondent aux vérités définies et proposées à leur foi par la même confession : Credo (je crois). Le catéchisme où s'instruisent le Chinois, le Tartare, l'Indien, le sauvage, est le même que le vôtre, et le vôtre est le même que celui qu'on apprend près de la chaire auguste d'où partent les définitions de la foi. Vérités fondamentales, mystères, vertus, devoirs, tout est clairement et uniformément enseigné, tout est unanimement accepté et confessé.

(R. P. MONSABRÉ, 52^e Conférence, Carême 1881.)

D. — La foi progressant dans cette unité, grâce à l'autorité doctrinale.

Supposons un ensemble de doctrines et de méthodes scientifiques établi par un initiateur de génie, un Leibnitz, un Newton, un Pasteur. Quelle qu'ait été l'activité de ce penseur, disons mieux, plus son activité a été étendue et féconde, plus il restera de points à fixer après lui. Telle théorie sous-jacente à maint passage de son œuvre, ou impliquée dans une de ses attitudes, pressentie par une de ses expériences, n'a jamais été par lui présentée de suite et de façon didactique : il faudra la préciser et en définir la portée. Telle vue, peu remarquée d'abord, et traitée peut-être d'adventice, voire d'étrangère à la pensée du maître par certains disciples trop pressés, pourra, de la comparaison de divers passages, de la cohésion restituée dans les démarches d'un esprit divinateur, ressortir comme une partie intégrante et parfois capitale de son héritage. Enfin, des questions nouvelles se poseront, des faits nouveaux interviendront, qui trouveront leur principe de solution ou de classification dans les découvertes réalisées, dans les méthodes inaugurées par ce grand homme. Si, dans ce dernier cas, l'on va au-delà de la lettre de ses enseignements, l'on reste, dans sa ligne, fidèle à l'esprit du maître : on bâtit sur des fondements jetés par lui.

Telle se présente à peu près... l'activité du magistère ecclésiastique par rapport au dépôt révélé.

(R. P. DE GRANDMAISON [R. P. A.], Le développement du dogme chrétien.)

Bien des vérités sont restées plus ou moins dans l'ombre, au début du christianisme, contenues et enveloppées soit dans d'autres vérités plus générales, que l'on se contentait d'énoncer, soit dans la simple pratique des sacrements et autres divines institutions; quand, plus tard, on a commencé à les dégager et à les énoncer explicitement, la controverse a souvent surgi, dans l'Eglise même, à leur sujet; enfin, le jugement de la controverse par l'autorité doctrinale a rétabli dans toute l'Eglise le premier accord, le consentement unanime, mais cette fois perfectionné par le fait que la vérité était désormais explicitement reconnue de tous, et, grâce aux explications de l'Eglise, mieux comprise qu'aux premiers siècles.

(S. HARENT, Etudes.)

III. — La catholicité.

A. — Catholicité qualitative.

Notre organisme religieux a de quoi satisfaire les besoins religieux de tous les peuples, de toutes les races, de tous les degrés de civilisation; il peut

répondre à tous les états de vie, à toutes les dispositions légitimes des esprits, des cœurs, des individus, des groupes. Non pas que chacun de ses états à lui se trouve tout adapté à chacune de ces choses; mais il est adaptable, toujours sans cesser d'être lui-même, sans nul concessionnisme, ce qui suffit à dire qu'il est une clef universelle des âmes, un moyen universel des peuples, en vue de l'exploitation du sentiment religieux authentique et de l'acquisition de ses fins.

(R. P. SERTILLANGES, *L'Eglise*, p. 117-118, Gabalda, édit.)

B. — Catholicité réelle.

a) Elle diffère de l'internationalisme. — Les divisions géographiques et ethnographiques, les contingences historiques qui ont créé les patries, sont des réalités. Passer par-dessus pour unir le genre humain hors de l'espace et du temps, sans souci de l'espace et du temps, c'est un coup d'aile qui se croit volontiers un vol d'archange, mais qui va se heurter au mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Et, dans ce même sentiment internationaliste, l'Eglise voit, chose plus grave, des déviations morales qui ne tentent guère son approbation.

(Id., *ibid.*)

L'Eglise admet donc des frontières, pourvu qu'elles n'élèvent pas entre les hommes comme des cloisons étanches. Elle veut que sa lumière et son amour les franchissent, qu'ils pénètrent le fond même de la nature humaine, ce fond de pensées et de sentiments, d'actes et d'habitudes morales, qui échappent aux classifications ethnologiques. Les hommes, elles les prend en ce qu'ils ont de commun, sans souci de leur couleur, de leur nationalité, de leur langue; elle les rassemble, elle les lie spirituellement, comme les pierres d'une cathédrale le sont matériellement, elle fait d'eux une masse, un temple qu'elle exalte vers le ciel.

(Chan. P. BUYSSE, *L'Eglise de Jésus*, p. 449.)

b) Elle est propre à l'Eglise romaine. — Règle générale. Toutes les sectes ont deux noms : l'un qu'elles se donnent, et l'autre qu'on leur donne. Ainsi les églises photiennes, qui s'appellent elles-mêmes orthodoxes, sont nommées hors de chez elles schismatiques, grecques ou orientales, mots synonymes sans qu'on s'en doute. Les premiers réformateurs s'intitulèrent moins courageusement évangéliques, les seconds réformés; mais tout ce qui n'est pas eux les nomme luthériens et calvinistes. Les anglicans essaient de s'appeler apostoliques; mais toute l'Europe en rira, et même une partie de l'Angleterre... Le catholique, seul, est appelé comme il s'appelle, et n'a qu'un nom parmi les hommes. Celui qui n'accorderait aucune valeur à cette observation aurait peu médité le premier chapitre de la Métaphysique première : celui des Noms.

(J. DE MAISTRE, *Du Pape*, liv. IV, chap. V.)

c) Elle manque aux autres religions :

— Aux confessions non chrétiennes. — Tous les autres systèmes religieux (différents du christianisme) ne pouvaient convenir qu'à un climat ou à un peuple particulier. Ni l'art, ni les talents n'auraient pu réussir à faire embrasser au Huron sauvage la religion amphibie du Gange, à lui faire employer la moitié de ses jours à de longues et fréquentes ablutions dans ses lacs glacés, et placer dans ces pratiques l'espérance de son salut... Les habitants mous et voluptueux du Thibet n'auraient jamais transplanté dans leurs bocages parfumés les sombres enchantements et les divinités sanguinaires des forêts scandinaves, ou pris plaisir à écouter les histoires de sang et de gloire qui enflammaient le courage du roi de la mer au sein des tempêtes du nord.

Et celui-ci n'aurait jamais consenti à s'instruire des religions de l'Orient, avec leurs brillantes pagodes, leurs fastueuses peintures, leurs parfums variés et leurs mœurs efféminées... Le culte de l'Égypte était né du sol même et devait périr dès qu'il viendrait à être transplanté au-delà des limites atteintes par les inondations du Nil. La religion de la Grèce, avec sa mythologie poétique, ses muses, ses dryades et tout son Olympe, ne pouvait être le culte que du peuple qui avait été capable de produire Anacréon, Phidias et Apelle. Que dis-je ? La religion juive elle-même, porte des caractères évidents, qui annoncent que son divin Auteur n'avait pas eu l'intention de l'établir comme un culte permanent et universel. Le christianisme, seul, est la religion de tous les lieux et de tous les peuples. D'un pôle à l'autre pôle, de la Chine au Pérou, nous le voyons pratiqué et aimé par d'innombrables variétés de la famille humaine, sans distinction de leurs diverses constitutions, de leurs capacités intellectuelles, de leurs usages civils, de leurs institutions politiques, et même de leur couleur et de leur physionomie.

(Card. WISEMAN [Migne], *Démonstrations évangéliques*.)

— Aux églises schismatiques orientales. — Le premier symptôme de la nullité qui frappe ces églises, c'est celui de perdre subitement et à la fois et le pouvoir et le vouloir de convertir les hommes et d'avancer l'œuvre divine. Elles ne font plus de conquêtes, et même elles affectent de les dédaigner.

(J. DE MAISTRE, *Du Pape*, liv. IV, chap. V.)

— Aux diverses confessions protestantes. — Le luthéranisme est imposé par force aux dociles habitants de Ceylan, et il y a engendré la plus horrible des monstruosités religieuses : le culte du Christ uni au service des démons. Les indépendants ont travaillé longtemps à la conversion des peuples des îles Sandwich et de la Société, si purs dans leurs mœurs et si aptes à recevoir l'instruction, et ils ont complètement réussi à ruiner leurs habitudes industrielles, à exposer leur pays aux invasions du dehors et aux dissensions du dedans, et à dégoûter tous ceux qui, dans le principe, les avaient supportés.

(Card. WISEMAN, *loc. cit.*)

— Le secret de cette stérilité. — D'où vient, Messieurs, cette inutilité complète, après tant de bruit, tant de mouvement, tant de prodigalités ?... De ce que l'intérêt et le dépit jaloux ne peuvent remplacer la force d'expansion que le Christ a communiquée à ses apôtres.

(R. P. MONSABRÉ, 54^e Conférence, Carême 1881.)

C. — Conclusion.

A la religion catholique seule appartient le glorieux privilège d'assortir ensemble tous les caractères nationaux et individuels, en se faisant toute à tous, d'unir par un lien commun les éléments les plus discordants, et de façonner sur le même modèle de vertu les dispositions les plus diverses, sans effacer un seul trait des différences nationales. La religion catholique semble avoir en elle-même une grâce et une efficacité toute particulière, qui lui permet de prendre racine dans toutes les diverses situations et conditions. Elle semble agir comme la vertu secrète de certaines sources d'eau qui écartent peu à peu les parcelles de fleurs ou de branches fanées et détrempées, qui viennent se mêler à leurs ondes et les convertissent en une substance solide et durable, sans aucune altération des lignes et des veines, qui leur conservent leur individualité... Son action est indépendante de la civilisation. Tantôt elle la précède et en est l'avant-coureur, tantôt elle la suit et en devient comme le correctif. Vous l'avez vue élever le sauvage

dans ses déserts à l'admiration et à la croyance des mystères les plus sublimes; vous l'avez vue, dans l'Inde, affermir ses membres contre l'influence démoralisatrice du climat.

(Card. WISEMAN, loc. cit.)

IV. — La sainteté.

A. — Sainteté de la doctrine.

a) L'Eglise romaine propose un modèle : JÉSUS. — A la sainteté, il faut un type. On ne peut être saint sans copier l'admirable modèle qui a dit au monde : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi. » Or, l'Eglise catholique, avec la sollicitude d'un maître jaloux des succès et de la gloire de ses élèves, s'applique à rapprocher de nous ce modèle. Non seulement elle nous parle sans cesse et avec une pénétrante éloquence de ses perfections infinies, mais elle nous met constamment en présence de toutes circonstances de sa vie et de ses bienfaits. A ceux qui veulent se sauver, elle enseigne qu'il n'y a de salut qu'en Lui. Mais, aux privilégiés qui tendent à la perfection, elle apprend qu'on ne la trouve que dans l'imitation généreuse et constante de l'exemplaire et du Maître de la vie parfaite : Jésus-Christ.

b) Elle présente aussi un programme de sainteté héroïque. — On ne peut être saint sans une loi de configuration au type de sainteté... Or, l'Eglise catholique, non contente d'imposer à tous les chrétiens la pratique des préceptes divins, appelle les âmes ardentes et dévouées à la pratique des conseils évangéliques. Dans cet appel, elle affirme la liberté humaine autant que la grâce de Dieu... Courage, enfants ! Plus haut, plus haut, toujours plus haut !...

La prudence ordonne de se tenir en garde contre tout ce qui compromettrait gravement le salut : Plus haut ! Abstenez-vous de tout ce qui a la plus petite apparence de mal, de tout ce qui pourrait déplaire à Dieu sans vous retirer son amitié, de tout ce qui serait une ombre sur la splendeur de votre perfection.

La justice veut qu'on respecte tous les droits : Plus haut ! Soyez affamés et altérés de justice... Faites-vous des conseils de la perfection une loi que vous ne pourrez enfreindre sans crime.

La force arme la nature pour les entreprises ardues et les nobles résistances : Plus haut ! Trouvez le moyen d'arriver jusqu'aux œuvres héroïques, d'être heureux de souffrir pour la justice et de bénir ceux qui vous persécutent.

La tempérance doit comprimer les passions et étouffer les basses convoitises de la nature : Plus haut ! Sevrer-vous, dans une chair vierge, de tous les plaisirs permis, et faites mourir vos sens par de libres supplices.

La foi réclame l'humble soumission de la raison aux mystérieuses vérités que Dieu a révélées au monde : Plus haut ! Soyez prêts à tout souffrir, à mourir même pour ces vérités. Méditez-les; vivez en elles; absorbez-vous dans leur contemplation et tenez-vous toujours, par le recueillement, dans le voisinage de la source d'où elles découlent.

L'espérance détourne l'âme des biens périssables et fixe ses desirs vers l'immuable félicité des cieux : Plus haut ! Méprisez la terre, dépouillez-vous de tout ce que l'homme peut posséder, sans faute, et devenez la proie de ces divines langueurs, qui font désirer la dissolution du corps mortel et la délivrance de l'âme captive.

La charité veut qu'on préfère Dieu à toutes choses. Plus haut ! Que Dieu

soit votre unique amour, laissez-vous envahir et posséder par Lui, et que sa charité infinie s'épanouisse en votre vie par des dévouements passionnés et des miséricordes sans nombre. Donnez-vous à tous, comme Dieu se donne à vous.

c) L'Eglise offre les moyens d'atteindre cette sainteté. — Que ces appels sont sublimes, Messieurs, Convaincue de sa misère et de son impuissance, la nature aurait le droit de dire : on ne peut être saint. Mais voici que l'Eglise lui offre, dans ses sacrements et dans les admirables prières de son culte, tous les secours dont elle a besoin. Elle l'a engendrée à une vie nouvelle par le baptême; elle l'a munie de la force de l'Esprit Saint par la confirmation, et elle lui a dit : « Marche; rien ne peut t'empêcher d'avancer. » Est-elle blessée ? Tombe-t-elle sur les pentes ardues où l'a précipitée son courage ? Un sacrement de l'Eglise la guérit et la relève. Sent-elle fléchir ses forces ? Lui faut-il un encouragement et un réconfort ? Un sacrement de l'Eglise met le Christ immolé sous ses yeux, l'invite à venir chercher près de Lui le secours d'une parole amie, et à faire prier pour sa faiblesse tout le sang du Calvaire; un sacrement de l'Eglise fait descendre en elle le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ : toute la vie de Dieu jusqu'à l'abondance et la surabondance, et cela tous les jours, si elle le désire.

Les fêtes, qui se succèdent, la mettent continuellement en rapport avec la source même de la sainteté; les psaumes, les hymnes, les cantiques, lui permettent d'exprimer les sentiments et les besoins les plus raffinés de la vie spirituelle; et les docteurs mystiques, de vive voix ou par de sublimes traités, lui enseignent les voies cachées du dépouillement absolu, du progrès sans trêve et de l'union parfaite.

B. — Sainteté des membres.

Oui, elle est sainte, cette Eglise qui produit les apôtres, intrépides et généreux propagateurs de la vérité dans tous les âges et sous tous les climats; conquérants des âmes, partout et toujours fidèles à ce programme d'un des premiers héros de la doctrine catholique : « Nous voici jetés dans le monde et voués à la mort, souffrant la faim et la soif, nus et honteusement maltraités. On nous maudit, nous bénissons; on nous persécute, nous l'endurons patiemment; on blasphème contre nous, nous prions. » (I, Cor., IV, 9, 12.) Race immortelle, à qui l'Orient et l'Occident doivent leur conversion, et qu'on voit encore de nos jours quitter joyeusement le rivage du monde civilisé, pour aller annoncer aux Barbares et aux sauvages l'avènement du royaume de Dieu !

Oui, elle est sainte, cette Eglise qui a enfanté des millions de martyrs, hommes, femmes, enfants, patriciens et plébéiens, savants et ignorants, riches et pauvres, signant de leur sang chaque article du Credo catholique. Tour à tour moissonnés par les pouvoirs ennemis de la vérité chrétienne et de l'intégrité de la foi, ils remplissent tous les siècles de l'Histoire de leur sublime confession, et nous envoient encore chaque année, des royaumes lointains où sévit la persécution, le glorieux témoignage de leur vie immolée.

Oui, elle est sainte, cette Eglise tant de fois illustrée par les vertus héroïques de ses confesseurs; cette Eglise où les rois abaissent devant les petits la dignité du rang suprême, servent les pauvres et se mettent à genoux pour laver leurs pieds, panser et baiser leurs plaies; où le génie s'oublie dans une profonde et touchante humilité; où les mendiants trouvent le moyen de faire des largesses royales; où les pécheurs expient leurs fautes par d'épouvantables châtements; où les innocents, amoureux de la Croix jusqu'à la folie, inventent des supplices et demandent à Dieu des souffrances pour ressembler au Divin Patient qui a racheté le monde et pour épargner à leurs frères les austères visites de la justice divine....

Je ne cite pas de noms, Messieurs, c'est inutile; car votre mémoire chré-

tienne, j'en suis convaincu, chante, pendant que je parle, une glorieuse litanie où se succèdent vos patrons, et les patrons de ceux que vous aimez.

(R. P. MONSABRÉ, 33^e Conférence, Carême 1881.)

V. — L'apostolicité.

A. — Elle est assurée à l'Eglise romaine par la chaîne ininterrompue des Souverains Pontifes.

a) Apostolicité d'origine. — On n'a jamais pu ni on ne pourra jamais démontrer à l'Eglise, par aucun fait positif, ni qu'elle ait changé aucun de ses dogmes, ni qu'elle se soit jamais séparée du tronc où elle avait été insérée, ou de la pierre sur laquelle elle avait été bâtie. Au lieu donc qu'elle n'a jamais vu de secte à qui elle n'ait pu dire aussitôt hardiment et sans qu'on le pût nier : « Voilà votre auteur, voilà votre date, et vous n'étiez pas hier », en sorte qu'elle leur montre à toutes sur le front le caractère ineffaçable de leur nouveauté : personne n'a jamais pu et par conséquent ne pourra jamais lui montrer la même chose par aucun fait positif.

(BOSSUET, Sixième et dernier avertissement aux protestants, 3^e partie.)

b) Apostolicité de gouvernement. — Les autres sièges disparaissent de la surface du globe : l'Orient et l'Afrique ont perdu les plus illustres; seul, le siège de Pierre subsiste toujours. Toujours le pontife succède au pontife, en dépit de tous les obstacles. Le conclave est quelquefois tenu en des provinces éloignées de l'Italie, tantôt en France, tantôt en Allemagne; toujours un successeur est légitimement élu et reconnu, et tous les efforts que l'on a faits pour briser cette chaîne continue sont demeurés vains et sans effet.

(Card. WISEMAN, cité par le P. DE POULPIQUET.)

Portez vos regards en arrière, remontez d'une époque quelconque à d'autres temps, et voyez comment l'institution de la papauté a survécu à toutes les autres institutions en Europe; comment, dans les variations sans fin de la puissance humaine, elle seule est demeurée invariable et a conservé et retenu le même esprit. Serez-vous surpris que plusieurs la regardent comme un roc qui s'élève inébranlable au-dessus des vagues orageuses du temps?... L'origine, le développement et l'influence (du pouvoir pontifical) forment le spectacle le plus remarquable de l'histoire du monde.

(HURTER, Vie du pape Innocent III.)

(HURTER est un protestant qui se convertit ensuite au catholicisme.)

B. — Chaîne sans rupture, quelles que soient les apparences.

Si, après l'élection d'un pape, avant son décès ou sa renonciation, une nouvelle élection se produit, elle est nulle ou schismatique; l'élu n'est point dans la série apostolique. Cela s'est vu au début de ce que l'on appelle, un peu à tort, le grand schisme d'Occident, qui n'était qu'une apparence de schisme au point de vue théologique. Si deux élections se faisaient simultanément ou à peu près, l'une suivant les lois précédemment portées, et l'autre contre elles, l'apostolicité appartiendrait au pape légalement choisi, et non à l'autre; et y eût-il même des obscurités, des doutes, des discussions et des déchirements cruels à ce sujet, comme à l'époque de ce prétendu schisme d'Occident, il n'en serait pas moins vrai, pas moins réel, que l'apostolicité existerait objecti-

vement dans le véritable pape. Qu'importe, sous ce rapport objectif, qu'elle ne soit pas manifeste pour tous et qu'elle ne soit reconnue de tous que longtemps après? Je sais qu'un trésor m'a été légué, mais j'ignore s'il est renfermé dans la caisse A ou dans le coffret B : en suis-je moins possesseur de ce trésor?

(DIDOT, Logique surnaturelle objective, n° 283.)

VI. — Quelques chiffres.

1^o A propos de la sainteté de l'Eglise.

Malgré les exigences manifestées par Rome dans les procès de béatifications et de canonisations, touchant les écrits, l'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu et les miracles accomplis par son intercession (on sait que deux miracles, au minimum, sont exigés pour la béatification, et deux autres pour la canonisation), la liste des saints canonisés s'allonge sans cesse : Pie IX pendant son pontificat, a canonisé 52 saints, et béatifié 221 serviteurs de Dieu; de 1878, date de sa mort, à 1914 les honneurs de la béatification et de la canonisation ont été accordés plus de 135 fois. Enfin, Benoît XV et Pie XI ont ajouté à ceux-ci de nombreux saints et bienheureux, parmi lesquels il suffit de citer : le Saint Curé d'Ars, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Saint Jean Bosco, Saint Gabriel de l'Addolorata, Sainte Bernadette, Sainte Marguerite-Marie, etc. (34 nouveaux saints canonisés et 513 bienheureux sous le pontificat de S. S. Pie XI).

2^o A propos de la catholicité : l'Eglise catholique dans le monde.

« Allez par tous les pays, enseignez toutes les nations », a dit le divin Fondateur de l'Eglise.

Pour se convaincre que l'Eglise a rempli le mandat de Jésus, il suffit de consulter, avec les graphiques ci-joints, quelques chiffres qui nous renseignent sur la situation de l'Eglise catholique dans le monde.

D'abord, voici le bilan religieux de l'humanité, en ce qui concerne le nombre d'adhérents à chaque religion :

Eglise catholique	352 millions
Schismatiques	140 millions
Protestantisme	164 millions
Judaïsme	16 millions
Islamisme	240 millions
Hindouisme (bramanisme et cultes secondaires)	220 millions
Bouddhisme	200 millions
Confucianisme et tatoïsme (religions chinoises)	304 millions
Shintoïsme (Japon)	16 millions
Autres religions païennes	203 millions

Ces chiffres, empruntés aux statistiques les plus récentes (1) [certaines évaluent même le nombre des catholiques à 372 millions (2)],

(1) Missions, mars 1933.

(2) Abbé d'ESPIERRES, Les religions dans les différents pays du monde. 2^e édit., 1934.

montrent d'abord que l'Eglise catholique possède le nombre le plus élevé d'adhérents parmi les religions, ce qui, d'ailleurs, n'est pas requis en soi pour la marque « catholicité ».

Mais, en voyant comment se décomposent les 352 millions de catholiques, on peut voir qu'il en existe un nombre respectable dans chaque partie du monde.

L'Europe en compte environ	225.000.000
L'Asie	16.000.000
L'Afrique	6.500.000
L'Amérique	103.000.000
L'Océanie	2.150.000

Quelques autres chiffres montrent aisément le caractère progressif de la diffusion de l'Eglise romaine, tel qu'il se manifeste à notre époque. Voici, pour les régions de chaque partie du monde dépendant de la Congrégation de la Propagande, le nombre de catholiques pour 1918, 1923 et 1933 :

	1918	1923	1933
Asie	6.097.881	6.687.829	7.010.094
Afrique	1.873.686	2.666.242	4.943.663
Amérique	1.800.000	2.630.678	2.916.730
Océanie	873.000	959.328	2.148.221

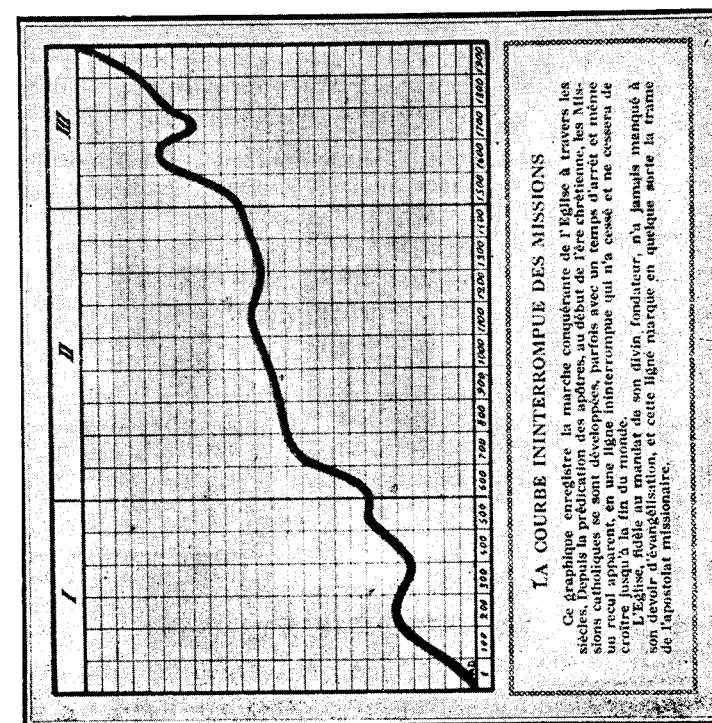
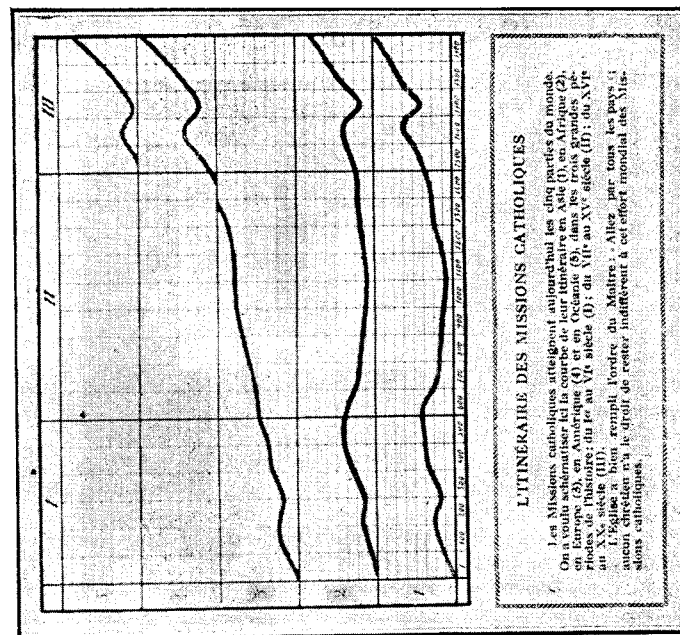
(Cf. Mgr BOUCHER, *Petit Atlas des Missions catholiques*, et *Guide des Missions catholiques*, publié par les soins de la Congrégation de la Propagande et de l'Œuvre de la Propagation de la foi, t. III.)

Sous le Pontificat de S. S. PIE XI, que l'on a pu appeler le « Pape des Missions », 182 missions nouvelles ont été créées, faisant ainsi passer le nombre total de 330 à 512 entre 1922 et 1937.

Dans le continent africain, en particulier, la progression est si rapide que l'on a pu dire : « Le Catholicisme en Afrique est une *Apolo-gétique vivante* ! » (Mgr CHAPPOULIE, nov. 1938.)

L'Eglise catholique a donc atteint le monde entier : « tous les pays ». Elle a aussi adressé son apostolat à toutes les races, à toutes les branches de l'humanité. « A l'époque antique, disent les *Missions catholiques*, elle infusa l'esprit chrétien dans la vieille civilisation gréco-romaine; au moyen âge, en face du monde germano-slave, elle se préoccupa de civiliser les Barbares et de les christianiser; dans les temps modernes, son effort s'est porté principalement vers le monde asiatique pour christianiser les civilisations antiques de l'Extrême-Orient et vers les peuples primitifs des continents nouvellement découverts et explorés pour les civiliser et les instruire. tout en les christianisant. »

Ainsi apparaissent, à la fois, le caractère spécifiquement universel



Ces deux graphiques, composés pour l'Exposition missionnaire du Vatican (1928), illustrent de façon parlante la diffusion progressive et le caractère spécifiquement universel et missionnaire de l'Eglise « Catholique » Romaine.

et la diffusion *progressive* de l'Eglise catholique et aussi, à la vue du nombre des hommes non encore atteints par elle, la tâche qui s'impose à la générosité de ses enfants pour l'effort missionnaire.

RÉFLEXIONS MORALES.

Je travaillerai de mon mieux à rendre en ce qui me concerne l'Eglise du Christ plus visible par les marques voulues de Jésus. Je le peux spécialement en développant en moi la charité, qui est à la fois le lien de l'unité, l'essentiel de toute sainteté et le stimulant de la catholicité.

a) « Qu'ils soient un comme mon Père et moi nous sommes Un ! Aimez-vous les uns les autres ! A cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ! » Et l'on disait des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » Dans un monde de nouveau paganisé, où règne la force et la défiance, les chrétiens doivent être par toute leur vie des *hérauts* et aussi « des héros de l'amour » (Card. PACELLI).

b) Charité envers Dieu et envers le prochain : « en ces deux commandements sont renfermés toute la Loi et les Prophètes », aussi bien que le secret de la sainteté véritable et profonde jusqu'à l'héroïsme : aimer vraiment, c'est faire, en toute chose et jusqu'au bout, la volonté et les moindres désirs du Dieu qu'on aime.

c) Et cette charité, prenant la forme de zèle, me poussera à travailler à une catholicité toujours plus vivante et active de l'Eglise. Aimer Dieu notre Père et les hommes nos frères, n'est-ce pas vouloir la gloire de l'Un et le salut des autres ? Or, Jésus a laissé le soin de répandre son Eglise à la liberté humaine dirigée par la Providence. Aussi, tout chrétien est, dans une certaine mesure, responsable du progrès dans l'évangélisation du genre humain.

Que mes préoccupations et mes désirs soient donc plus catholiques, que ma prière se fasse plus ardente pour les missions, mes générosités plus abondantes, et si Dieu me demande davantage... que ma réponse heureuse et fière soit toujours : « Oui ! »

CHAPITRE III

INFAILLIBILITÉ ET PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE

Outre la visibilité et les quatre marques distinctives, l'Eglise du Christ (donc, nous le savons maintenant, l'Eglise romaine) possède quelques autres propriétés et privilèges, spécialement l'*infaillibilité* et la *perpétuité* indéfectible.

§ 1. — Infaillibilité.

Notion générale. — Il faut entendre par là, non seulement l'inerance de fait, mais l'impossibilité de tomber dans l'erreur.

I. Nécessité de cette infaillibilité pour l'Eglise du Christ.

A. Parce que l'Eglise du Christ est l'interprète authentique de Dieu, qui est la *vérité* et possède l'*infaillibilité absolue*, elle doit avoir l'*infaillibilité* participée.

B. Parce que l'homme a besoin, pour tout ce qui regarde la marche vers sa fin dernière, d'une *certitude* et d'une précision que la raison humaine ne peut donner, le moyen choisi par Dieu pour le guider doit lui présenter cette garantie.

C. Parce que l'Eglise elle-même en a besoin, pour assurer son existence et exercer sa mission.

Pour maintenir l'unité et la *vérité doctrinale* parmi toute les doctrines et opinions, il faut une autorité infaillible.

Nous pouvons donc conclure déjà :

L'Eglise du Christ possède l'*infaillibilité*, son divin Fondateur, sage et tout-puissant, n'a pu faire autrement que de la lui donner.

II. Son existence.

Elle se prouve :

A. Par les promesses multiples de Notre-Seigneur :

a) « Tu es Pierre, et, sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise. » Les